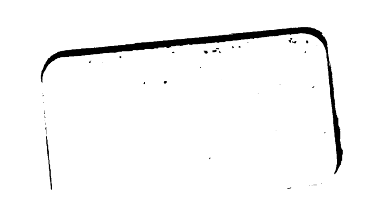
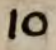



425
10
WIDE
HN SU


10

ISIDORE BAUREL

OU

LES MYSTÈRES DU THÉATRE IDALIEN

ISIDORE BAUREL

OU LES

MYSTÈRES DU THÉATRE IDALIEN



CONTE CHINOIS

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un homme à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.
LA FONTAINE.

PARIS
20, rue du Croissant, 20
—
1884

ISIDORE BAUREL

OU

LES MYSTÈRES DU THÉATRE IDALIEN

CHAPITRE PREMIER

Il y avait une fois à Pékin un Mandarin. Ce Mandarin possédait une femme de charge, laquelle, à son tour, avait une fille; cette fille se maria sans doute; le fait n'est pas prouvé; ce qui est avéré, c'est qu'il y a 8145 ans environ, la fille de la femme de charge du Mandarin de Pékin mit au monde un fils; le Mandarin, qui s'intéressait beaucoup au sort

du fils de la fille de sa femme de charge, s'en fut quérir une vieille fée de sa connaissance et la pria d'être marraine. La fée Kémisolla accepta. Elle prit tous les instruments de son industrie; cassette magique, baguette, etc., et suivit le Mandarin chez lui.

Là, après avoir examiné le marmot sous tous ses aspects, elle lui donna le doux nom d'Isidore, lequel, en chinois, signifie « venu de la lune ». Elle le baisa au front; puis, profondément songeuse, elle se remit à contempler son filleul. Les assistants, anxieux, attendaient, quand tout à coup la vieille fée s'écria en étendant sa baguette magique sur Isidore : « Le sceau !... »

Un cri déchirant l'arrêta; il était poussé par la jeune mère, qui se roulait dans d'horribles convulsions. La fée voulut parler; mais les cris de l'accouchée devinrent de véritables hurlements; très froissée de cette interruption, la fée s'esquiva.

« Avez-vous entendu? » s'écria la mère d'Isidore, quand elle put parler ! « Hélas !

mon chérubin, sanglotait-elle en serrant son fils sur son sein, « tu ne seras qu'un sot ! »

— Qu'un sot ! répétèrent en cœur le Mandarin et sa femme de charge, qu'un sot !...

Tout à coup le Mandarin poussa un cri de joie et courut à sa bibliothèque ; il y resta enfermé plusieurs heures à feuilleter le dictionnaire Larousse.

Quand il reparut : — « Ne nous alarmons pas encore, dit-il aux femmes éplorées ; le mot funeste a plusieurs ortographes : sceau, du latin *sigillum*, qui signifie empreinte, et l'autre... »

A ce moment, la sonnette du téléphone installé dans le cabinet du Mandarin se fit entendre. Le Mandarin se précipita. « Ciel ! s'écria-t-il, la voix de la fée Rémisolla ! »

« — Oui, répondit celle-ci avec solennité, « c'est moi ; j'ai entendu vos plaintes et j'ai « eu pitié de vous. Mais le règlement de « l'institution à laquelle j'appartiens me « défend de pardonner entièrement. Le « sceau du génie musical est attaché au front

« d'Isidore ; mais dans tous les actes de sa
« vie, quels qu'ils soient, la seconde ortho-
« graphe prévaudra. »

Le Mandarin tomba frappé d'une apoplexie foudroyante, et, comme il avait oublié de faire son testament, sa femme de charge, la fille de celle-ci et le jeune Isidore furent impitoyablement congédiés par les héritiers.

Ici, il y a une lacune ; les parchemins par nous compulsés ne mentionnent aucun événement de l'enfance d'Isidore. Ce n'est que dix-huit ans plus tard que nous le retrouvons assis sur les bancs du Conservatoire Impérial de Pékin. A son prénom d'Isidore était venu s'ajouter celui de Baurel, qui n'a aucune signification dans la langue chinoise. Par quel concours d'événements Isidore était-il arrivé à se faire admettre au Conservatoire Impérial ? C'est encore là un point obscur de l'histoire de notre héros.

Pour vivre, il figurait dans les petits théâtres de la ville, et comme il était beau garçon et que sa natte mesurait deux cen-

timètres de plus que celles des autres jeunes Chinois ses compagnons, il trouvait facilement de l'occupation.

A cette époque, l'Impératrice de la Chine, bisaïeule du prince régnant, et qui avait été l'une des plus belles femmes de son temps, fonda une societé philanthropique à l'usage des jeunes gens sans fortune, mais vigoureux et bien portants, appelés enfin à rendre des services à leurs concitoyens. Cette noble et utile institution prit le titre de réunion des Makromanes, et chacun de ses membres reçut pour insigne un petit poisson bleu à reflets verts dont il ne devait jamais se séparer, afin de pouvoir se faire reconnaître partout de ses frères. Les Grands-Maîtres de l'Ordre portaient le poisson en saphir; les délégués en agate; les novices en verre peint. Les Grands-Maîtres appartenaient à la maison de l'Impératrice; les délégués aux Mandarines; les actrices et quelques bourgeoises, mais fort peu, se chargeaient d'initier les novices. Grâce à sa belle apparence,

Isidore fut vite enrôlé parmi les Makromanes. Ce fut Marion Masse, une grande cantatrice de l'Opéra Pékinois, qui devint son initiatrice.

Malheureusement, elle mit tant d'ardeur à inculquer les principes de l'Ordre à son néophyte, elle lui fit si souvent répéter sa théorie, que le pauvre Isidore, surmené par d'aussi rudes labeurs, fut atteint de consomption. Pour le dédommager, on l'éleva au grade de délégué avec poisson d'agate ; il y eut à cette occasion une cérémonie touchante. Marion Masse, admise pour cette seule fois à un grand thé chez la Mandarine présidente, remit, à l'issue de la fête, à son cher Isidore, le poisson d'agate enveloppé dans un engagement de deux ans à l'Opéra de Pékin ; après quoi, Marion Masse désireuse de reprendre l'étude des théories Makromanes, voulut emmener Isidore Baurel ; mais, sur un signe de la Mandarine présidente, Isidore salua noblement son initiatrice et lui tourna les talons.

Le lendemain, le nouveau délégué de l'Ordre des Makromanes était installé dans une ravissante villa des environs de Pékin et trouvait à sa porte, pour faire le tour du lac, un magnifique palanquin porté par six robustes Télingas.

Marion Masse eut un désespoir si profond qu'elle engraissa de dix livres et perdit deux notes de sa voix.

Cependant les débuts d'Isidore approchaient. La Mandarine, plus réfléchie que Marion Masse, fit abandonner pendant quelque temps au jeune délégué l'étude de sa théorie, et tandis qu'il vocalisait, filait des sons, assouplissait de son mieux, enfin, sa voix, qu'il avait sourde et rebelle, la Mandarine visitait les journalistes de Pékin, faisait même parmi eux quelques adeptes de la grande institution et préparait par tous les moyens en son pouvoir les débuts du cher Isidore. Ils eurent lieu, croit-on, dans le rôle de Belzébuth, et valurent à Isidore Baurel l'une des plus belles vestes qui furent jamais

remportées à Pékin ou en d'autres lieux. Marion Masse, qui s'était consolée, pensa en crever de joie, et la Mandarine de douleur.

Le lendemain du désastre, la Mandarine se fit porter chez Isidore, qu'elle trouva fumant mélancoliquement un cigare de feuilles de ricin, et elle lui tint à peu près ce langage :

« — Isidore Baurel, l'honneur de tes pro-
« tectrices et de l'Ordre auquel tu as le
« bonheur d'appartenir t'ordonne de t'expa-
« trier.

« Nul n'est prophète en son pays, mon
« enfant, va ; pars pour Idalie, le pays des
« maîtres de la musique ; tu trouveras par-
« tout des dames patronnesses de notre sainte
« institution qui seront heureuses de te pro-
« téger, et, dans quelques années, tu revien-
« dras écraser de ta gloire et de tes succès
« la population idiote qui n'a pas su te com-
« prendre. »

Là-dessus, la Mandarine serra Isidore dans ses bras, et, quand elle eut satisfait aux sen-

timents qui débordaient de son cœur, elle fit approcher un esclave Télingas, qui compta sur-le-champ, à Isidore Baurel cinquante mille francs en billets sur la banque chinoise.

Deux jours après, Isidore partait pour Idalie; il envoya trois ou quatre fois de ses nouvelles à la Mandarine, puis le silence se fit sur lui.

Un beau matin, sept ou huit ans après les événements qui précèdent, *le Pékinois*, le journal le plus important de la capitale de la Chine, publia une longue note annonçant les triomphes remportés dans les cinq parties du monde par le grand, l'admirable, l'inimitable chanteur Isidore Baurel.

Huit jours plus tard, *le Pékinois* fit paraître un nouvel article prévenant les habitants de Pékin que l'illustre Isidore Baurel était dans leurs murs, et que le directeur de l'Opéra avait eu avec lui une entrevue se-

crète que lui seul, *le Pékinois*, connaissait, mais que, pour rien au monde, il ne consentirait à ébruiter.

A cette nouvelle, le baryton Lassallas envoya un grand coup de pied sur le nez de sa favorite, tandis que Maure, plus calme et plus sûr de lui-même, se prépara et attendit l'ennemi de pied ferme.

Pendant un mois il ne fut bruit que des débuts d'Isidore Baurel dans le fameux rôle de Don V'lan, créé à l'Opéra Pékinois par l'illustre Maure.

Le jour de la première, une foule énorme emplissait la belle et immense salle de l'Opéra.

Dans une loge d'avant-scène, on remarquait la Mandarine, présidente des délégués Makromanes ; aux fauteuils d'amphithéâtre, Marion Masse étalait ses diamants et ses robustes charme. L'ouverture de l'opéra, quoique admirablement exécutée, ne fut pas écoutée par l'auditoire, dans lequel passa un long frémissement quand Isidore Baurel, coiffé d'un

feutre à longues plumes et couvert d'un grand manteau savamment drapé, fit une entrée calme et presque dédaigneuse. Deux cris partirent ; l'un sortait de la puissante poitrine de Marion Masse : « Mais c'est ce cochon d'Zidore ! »

Plus maîtresse d'elle-même, la Mandarine se rejeta dans le fond de sa loge et dit à sa dame de confiance, derrière son éventail : « En vérité, sa natte a encore grandi ! »

Le calme, un moment troublé, fut bientôt rétabli. Impassible, conservant son attitude superbe, l'artiste avait attendu le signal du chef d'orchestre. Dominé par cette confiance hautaine, le public acclama Isidore. La voix, sans timbre, comme jadis, trop faible pour l'immense vaisseau, était pourtant dirigée avec un art extrême ; la diction semblait parfaite, la phrase musicale correctement conduite ; mais ce qui surtout commandait l'admiration et presque le respect, c'était l'ampleur du geste, sa justesse, sa sobriété. Lassallas mordillait sa natte avec fureur ; Mauré, très

pâle, applaudissait ; mais des gouttes de sueur perlaient sur son crâne chauve et poli comme de l'ivoire.

Ce fut un triomphe ! La presse de Pékin déclara, à l'unanimité, que jamais le personnage de Don V'lan n'avait été représenté d'une manière aussi complète.

— Il a le sceau du génie, disaient ses camarades eux-mêmes.

— Sot, pour sûr qu'il l'est, celui-là ! s'écria un jour la petite Ratapla, une des danseuses du corps de ballet ; quand on lui parle, il ne vous répond jamais que par des grognements et vous tire sa moustache d'un air si bête !...

— Mon enfant, lui répondit le régisseur Plume, qui passait par là, c'est un grand penseur !

Le second début d'Isidore eut lieu dans *Hemlat;* son succès s'accentua davantage et prit les proportions d'un véritable triomphe. Les salons s'arrachaient le divin baryton ; la Société des Makromanes lui offrit un banquet

d'honneur, et fit pour lui ce qu'elle n'avait encore autorisé pour aucun de ses membres, en lui accordant la permission de porter le poisson saphir, insigne des seuls Grands-Maîtres ; mais l'Impératrice mère ne ratifia pas ce vote, et ne permit que les yeux en diamant au poisson d'agate. Cette déception causa une sourde irritation à Isidore, qui, dès ce moment, nourrit le projet de quitter de nouveau son ingrate patrie. Mais d'abord il voulut se faire entendre aux Pékinois dans ce fameux rôle de Belzébuth qui lui avait si peu réussi lors de ses premiers débuts.

Sur ces entrefaites, un ami d'Isidore le conduisit chez une charmante dame richement entretenue par un Mandarin de première classe ou à neuf boutons. Cette dame avait, dit-on, un mari fonctionnaire dans une ville du midi de la Chine ; mais elle l'avait quitté pour cause d'incompatibilité d'humeur, et cherchait à savoir si les mœurs du Mandarin concorderaient mieux avec les siennes, ce qui lui valait, pour cet essai généreux,

de beaux et bons titres de rente et de superbes bijoux.

Nana Borel (tel était le nom de la dame), n'eut pas plus tôt serré la main d'Isidore qu'elle lui donna son âme et se jura de lui consacrer son existence. Isidore, à qui la règle de l'Ordre des Makromanes imposait de toujours recevoir sans compter, accepta tout ce que Nana lui offrit et quelques autres petites choses encore ; tant et si bien que le Mandarin à neuf boutons se fâcha et flanqua Nana à la porte.

Celle-ci, un beau matin, débarqua avec sa valise, son sac de voyage et sa mère, Rose Saumon, chez Isidore, qui, de stupéfaction, faillit émettre une phrase entière :

« Dieu de Dieu, que c'est emb... ! »

Le reste se perdit dans sa cravate.

La vue du contenu de la valise, cent mille francs en actions du chemin de fer du Nord et cent mille de la Compagnie des Omnibus de Pékin, plus une quantité respectable de bijoux, calma les scrupules du noble Isidore,

qui partit pour sa répétition, laissant ces dames prendre possession du logis. Quand il y revint le soir, Nana, dans une gracieuse attitude, tuait les puces de son petit chien havanais, tandis que l'excellente maman Saumon reprisait les chaussettes d'Isidore.

Le ménage était installé.

Le jour de la revanche approchait. Les journaux annonçaient la reprise de *Belzébuth* pour le troisième début du baryton *insuperabile*, comme disent les Idaliens. La direction ne pouvait suffire aux demandes du public; les marchands de billets réalisaient des bénéfices inconnus jusqu'alors. L'intelligent? Belkorbeil, directeur de l'Opéra Pékinois, voulant s'attacher à jamais l'incomparable artiste, lui fit offrir un traitement annuel de 190,000 francs 75 centimes, plus des feux de 15,000 francs chaque fois qu'il daignerait chanter. Mais Isidore, trouvant cette offre infime, refusa net, ce qu'hélas! il devait cruellement regretter quelques jours après.

En effet, cette représentation de *Belzé-*

buth fut un effroyable désastre ; le rôle, écrit plutôt pour une basse chantante que pour un baryton, gênait Isidore, qui voulut forcer sa voix courte et cotonneuse, et qui détonna tout le temps. A la ronde du *Veau de Zinc*, un murmure de mauvais augure parcourut l'auditoire et vint porter à son comble le trouble d'Isidore. Quand, après cet acte, il traversa la coulisse? Belkorbeil lui dit brusquement :

— Remettez-vous, mon cher. Que diable, si vous étiez malade, il valait mieux prévenir ; on aurait renvoyé la représentation.

Quelques journalistes, entre autres le Mandarin de l'Orchestre, ne firent pas mine de le voir passer ; seule, Nana qui l'attendait dans sa loge, se jeta sur lui en criant :

— Dieu, que tu es beau, mon Isidore !

Mais il la repoussa brutalement et traita de « vieille cruche » la maman Saumon, qui voulait absolument le forcer à boire une infusion de camphre pour le calmer.

Astor Solaman et Bul Kokin, qui lui

avaient fait travailler son rôle, vinrent dans sa loge, chacun avec un diapason, pour le remettre dans la tonalité. Nana et Rose pleuraient.

Le régisseur de la scène prévint Isidore Baurel que le troisième acte allait commencer : c'était celui du bosquet.

Au moment d'entrer en scène, Isidore se croisa avec la danseuse Ratapla, qui lui fit un pied de nez en lui criant : « Le sot ! ! » Hélas ! il le fut en effet ; là où il devait être léger et railleur, il se montra sombre et cruel, et le rire de sa sérénade, rire diabolique et mordant, admirable et admiré dans la voix d'or de Maure, ne fut, dans celle de Baurel, qu'un grognement sourd et ridicule. Vainement les membres de la réunion Makromane voulurent-ils soutenir leur frère ; dans son intérêt même, ils durent garder le silence, et l'opéra se termina devant une salle à peu près vide.

Dans la nuit, Isidore Baurel fut atteint d'une effroyable diarrhée. Nana et Rose Sau-

mon le soignèrent de leur mieux ; mais quand, le lendemain, il lut dans *le Pékinois* une note annonçant que le grand, l'inimitable Maure, remis de son indisposition, allait faire sa rentrée dans le rôle de Belzébuth, l'infortuné Baurel fut pris d'une crise nerveuse pendant laquelle il prononça neuf cent cinquante-cinq mots de suite, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il est vrai que ces mots n'avaient aucun sens.

Quelques jours après, Isidore, Nana, son chien et la maman Saumon prenaient le chemin de fer de l'Ouest et disaient adieu à Pékin.

A peine assis en wagon, Isidore Baurel articula d'une voix ferme :

— Nana !

— Mon amour? interrogea celle-ci.

Le grand homme s'était absorbé dans sa pensée profonde et ne voulut rien ajouter.

Ce fut seulement six mois après, comme il venait d'obtenir un succès immense au théâtre royal de Honolulu, qu'il dit à Nana

et à Rose Saumon, tandis que celles-ci le changeaient de gilet de flanelle :

— Vous savez, j'ai une idée.

— Pas possible! s'exclamèrent les deux femmes.

Isidore se leva et, noblement :

— Je veux être directeur, fit-il.

— Oh ! la, la ! s'écria Nana, qui était très distinguée, et les balles ?

Isidore ne répondit pas, mais fièrement il montra sa poitrine sur laquelle était attaché le poisson d'agate aux yeux de diamant.

Des larmes d'admiration mouillèrent les yeux de Nana Borel.

— Tu es grand comme le Dieu Fô, dit-elle à son bien-aimé, et elle ajouta en battant des mains :

— Oh! les bons petits camarades à mon Zidore, c'est moi que j' te vas les arranger quand je les aurai sous ma coupe !

La chère Nana parlait beaucoup plus qu'Isidore ; c'est ce qui la perdit. Mais n'anticipons pas sur les événements.

CHAPITRE II

La rue Laure-Tripon est, parmi les rues légantes de Pékin, l'une de celles qui possèdent les hôtels les plus mignons et les plus oquets.

Ce fut là qu'Isidore Baurel et Nana Borel e choisirent une véritable bonbonnière, qu'ils meublèrent avec beaucoup de luxe et de goût, affirment les précieux documents que nous consultons pour écrire cette très véridique histoire.

Quand tout fut prêt, Isidore, Nana et maman Saumon tinrent un conseil solennel. Le grand homme donna connaissance du projet qu'il avait nourri :

— Hum!... ouvrir salons ; hum!... inviter tout Pékin ; hum!... chanter pour rien... hum!... dans faubourg Germinois.

— Des flûtes, interrompit Nana, et avec

quoi qu'on paiera le mobilier? tu sais, ma louloute, nous n'avons plus le sou, et le tapissier n'est pas fini de payer.

— Tes bijoux, dit Isidore, résolu à tous les sacrifices.

— Ça, c'est bête, soupira la pauvre Nana.

— Du Strass! dit encore le délégué Makromane.

— Connu, fit Rose Saumon, qui avait passé sa jeunesse à descendre d'un palanquin à huit ressorts pour monter sur l'impériale de l'omnibus, et *vice versa*.

— Tiens, ma chère, lave ça, fit Nana en jetant ses écrins à sa mère.

La bonne Saumon les prit et se leva pour sortir; mais, sur le pas de la porte, elle se retourna :

— Mes enfants, dit-elle, on ne viendra pas chez vous.

— Parce que? cria Nana, tandis qu'Isidore relevait sa moustache en point d'interrogation.

— Parce que vous avez oublié de passer à la mairie.

— J'ai pas eu le temps, dit Nana. D'ailleurs, j'ai un truc.

A la fin de la semaine, tout le Pékin viveur et élégant reçut l'invitation suivante :

Monsieur et Madame Isidore Baurel
prient Monsieur et Madame X...

Tel était le truc de Nana, qui ne tenait pas à l'orthographe !...

Les premières soirées de Monsieur et Madame Baurel ne réunirent d'abord que des hommes curieux ou désœuvrés ; plusieurs artistes vinrent s'y mêler ; puis quelques mondaines un peu aventureuses ; puis enfin de nobles dames hardies osèrent se montrer rue Laure-Tripon.

On s'y amusait, on y faisait d'excellente musique ; Nana, en perruque rousse, recevait avec une fierté décente du meilleur ton, disait *vous* à Isidore et faisait d'un air con-

vaincu l'historique de ses bijoux de famille !!!

Maman Saumon surveillait l'office et servait aux invités de son *gendre* des soupers dignes de Lucullus.

Un certain mercredi, Pincerosse, le spirituel et mordant critique musical du journal *l'Aventure,* trouva plaisant d'amener avec lui le Mandarin à neuf boutons, ex-protecteur de Nana ; l'homme politique, qui n'avait pas gardé rancune à Isidore, supposant d'ailleurs que celui-ci s'était allié pendant ses voyages à quelque riche héritière, se laissa faire volontiers ; mais quand il eut envisagé la maîtresse du lieu et qu'il l'eut reconnue en dépit de ses frisons roux et de son air distingué, il ne put retenir cette exclamation :

— Ah ! elle est bien bonne !...

— ...de terre frite, ajouta Lamberpère (de l'Odéon), qui avait fait ce mot quinze ans auparavant et qui ne perdait jamais une occasion de le placer.

La nouvelle madame Baurel ne sourcilla

point, et ce sang-froid inspira au Mandarin à neuf boutons une si vive admiration que, quelques jours après, il soldait une note de 13000 francs faite par Nana chez son couturier.

Si l'Impératrice mère eut connu ce fait, elle eut certainement décerné à Isidore le poisson en diamants tant désiré par le grand artiste; mais la modestie de ce dernier lui ordonnait le silence, et l'Impératrice ne sut jamais rien de cet événement.

Nous l'avons dit plus haut, au bout de peu de temps, les mercredis des Baurel furent très suivis et très recherchés ; quelques hommes réputés de mœurs sévères, se hasardèrent même dans les salons de la rue Laure-Tripon. Mais Nana, mise en goût et ne doutant plus de rien, s'étant risquée jusqu'à écrire directement aux femmes de ces messieurs pour les inviter à venir chez elle, il y en eut quelques-unes qui prirent la chose de haut et qui se fâchèrent pour tout de bon. Parmi ces gens à préjugés se trouvait un gé-

néral, voisin des Baurel, et de qui le nom n'a pu être retrouvé; l'autre était Tanin Jonchières, le célèbre auteur de *Vasili*, le critique intègre et impartial du journal l'*Égalité.*

Le général devait, par sa position, échapper à la colère de Nana, qui l'eut vite compris et qui reporta sa double haine sur l'infortuné Jonchières.

— Toi, mon petit, je te repincerai! affirma-t-elle, et elle inscrivit ce serment dans sa belle âme.

..... Deux années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Isidore, avec une volonté et une intelligence réelles, prépara ses plans, se créa des alliés et s'assura des capitaux pour la grande entreprise qu'il allait tenter.

Isidore Baurel voulait être le rénovateur du Théâtre-Idalien !!!...

Tout le faubourg Germinois s'inscrivit : ceux-ci furent actionnaires; ceux-là simples abonnés.

Le capital s'éleva bientôt au chiffre res-

pectable de 900,000 francs ! ! Isidore Baurel avoua franchement à ses souscripteurs qu'il avait quelques dettes, ce que ceux-ci savaient parfaitement du reste, et que, pour ce fait, il lui était impossible d'être directeur en nom.

On forma une Société anonyme, et l'on chercha un homme de paille. Nana, qui assista aux réunions, proposa immédiatement les frères Torti, célèbres à Idalie par de nombreuses faillites. Les frères Torti, consultés par télégramme, avec réponse payée, adhérèrent immédiatement à la proposition qui leur était faite.

Le local restait à trouver ; un théâtre à l'agonie, dirigé par un sieur Ballandard, et situé sur la place du Chalet, fut loué par la nouvelle administration, qui donna alors à Isidore ses pleins pouvoirs pour l'installation et l'exploitation de l'entreprise. De fait, elle ne manquait pas de grandeur, telle qu'elle fut conçue, cette idée d'Isidore. Malheureusement !... Mais procédons par ordre.

On était alors au mois de mai. La famille Baurel partit pour Idalie à la recherche des plus célèbres artistes et aussi afin de se soustraire à la meute de ses créanciers, qui tomba immédiatement sur l'hôtel de la rue Laure-Tripon.

Isidore engagea le ténor Poufelli, qui s'était fait remarquer à Pékin quelques années auparavant par sa jolie voix et son inhabileté scénique ; le baryton Proggi et quelques artistes de second ordre de qui les noms n'ont pas été conservés.Les frères Torti, assistés de l'agent Blagosto (ex-vice-consul, disaient ses cartes de visite), se chargèrent de composer les masses chorales, de traiter avec le fameux éditeur Picordi et de rassembler les décors en papier peint qui devaient réaliser des prodiges d'économie pour la direction. Pendant ce temps, Isidore courait en Albionie, grande île voisine de la Chine, y faisait une razzia de célébrités artistiques, et, enfin, au mois de juin, rentrait à Pékin, déjà mis en émoi par la grande nouvelle qu'an-

nonçait pompeusement toute la presse pékinoise.

Le nouvel impresario s'installa provisoirement dans un hôtel meublé de la rue Richepensum, où les solliciteurs étaient admis tous les jours de dix heures à midi. L'agent Blagosto (ex vice-consul) vivait avec le ménage directorial dans une touchante intimité que vint bientôt partager le nommé Duportail, ex-Mandarin à deux boutons, qui s'était vu priver de ces insignes pour des peccadilles que nous passerons sous silence.

Ce Duportail, un rusé compère, qui était spécialement chargé des inscriptions d'abonnement, s'occupait, à ses moments perdus, de régler les petites affaires du ménage et de faire entendre raison aux fournisseurs assez mal éduqués pour réclamer leur dû. A ceux qui, ne se payant pas des belles paroles de l'éloquent Duportail, demandaient à voir M. Isidore Baurel en personne :

— Voir monsieur Baurel, leur était-il répondu avec une stupeur admirablement jouée !

mais, malheureux, vous ne savez donc pas ce qu'il fait en ce moment?

Le créancier accusait son ignorance, et M. Duportail le bombardait de cette phrase machiavélique :

— Il est occupé à compter 900,000 francs, entendez-vous, 900,000 francs !

Et le fournisseur, joué mais ébloui, se retirait l'oreille et le chapeau bas. Il est vrai qu'il était aussitôt remplacé par un autre.

Cependant, un grand conseil fut réuni ; après avoir exposé ses plans d'administration, Isidore Baurel développa ses plans artistiques.

Ce fut très long, et nos lecteurs nous permettront de faire un résumé succint des diverses propositions émises par le grand baryton-directeur.

Une représentation de gala offerte gratuitement au monde artistique et littéraire et à la presse pékinoise obtint un vote unanime. On arrêta ensuite l'opéra d'ouverture. *Chi-*

moubouchanegra, de l'illustre Nerdi, fut proposé par Isidore !

Un actionnaire intelligent demanda :

— Cet ouvrage est-il intéressant et susceptible de conquérir le public ? Ne l'oubliez pas, c'est là un point important.

— J'y remplis le principal rôle ; c'est, du reste, le seul de l'ouvrage, répondit modestement Baurel.

Un silence approbateur accueillit ces paroles.

— Y a-t-il un rôle de femme ? questionna un abonné libertin ?

— Oui, fit dédaigneusement Isidore... un petit.

— A qui le confiez-vous ?

— La femme du dentiste Gedler, Mme Fida-Devria, l'a accepté.

— D'ailleurs, interrompit Nana, qui assistait au conseil, ça n'a guère d'importance, du moment que *vous* chantez, Isidore ; c'est pour vous qu'on vient, n'est-ce pas ?

— C'est juste, répondit le grand homme ; Nana, vous avez raison !...

— *Chimoubouchanegra,* continua-t-il, n'a jamais eu de succès ; c'est un des rares ouvrages de Nerdi qui soit sans puissance ; voilà pourquoi je l'ai choisi. Nous le jouerons pendant six semaines, après lesquelles nous monterons *Pharaon,* du révérend bonze Bassinet, de la Compagnie de Fô. Cette partition ne manque pas de valeur ; je crains seulement que le public ne trouve le rôle du baryton trop court et les autres trop longs ; mais je raccourcirai ceux-ci et ferai ajouter quelque chose à celui-là. Du reste, Mme Fida-Devria n'accepte de chanter aux Idaliens qu'à la condition expresse qu'elle créera le rôle de Bethsabée, dans le *Pharaon* du bonze Bassi...ssi...ssi...

Épuisé par ce long discours, Isidore s'évanouit ; quelques personnes parlaient de suspendre la séance, lorsque lady Backay, la richissime Océanienne, proposa d'attacher un fil électrique à la langue du grand homme ;

ce qui fut fait immédiatement, et Isidore put continuer l'exposé de ses plans.

— On montera quelques opéras du répertoire ; je ferai par la suite des engagements spéciaux. Mon intention est d'attacher au théâtre de jeunes artistes que je formerai et tiendrai prêts pour ce qui se nomme, en style théâtral, chanter au pied levé, en cas de maladie réelle ou simulée des interprètes principaux.

— Nous l'avons jouée assez souvent, cette blague-là, pour faire casquer les directeurs ! s'écria Nana, qui s'oubliait par instants.

Isidore lui jeta un regard sévère.

Les assistants sourirent légèrement.

— J'ai, reprit le célèbre baryton, engagé les frères Riské, la Trepelli, le fameux contralto ; le ténor Pavelli, qui ne nous coûtera que 10,000 francs par mois ; comme chef d'orchestre, le maëstro Pialdini, et une certaine quantité de personnes de qui le nom se termine en *i*, ce qui est indispensable dans un théâtre idalien.

J'ai entendu aussi une jeune fille turque d'une grande beauté, douée d'une voix superbe : Féline Pitwinoff. Elle est élève d'une certaine Mme Miardot ; aussi a-t-elle beaucoup de défauts ; mais je vais lui donner des leçons d'émission, et j'en ferai un remarquable sujet. Je lui ai imposé un contrat de cinq ans avec 300 francs d'appointements mensuels et un dédit de 50,000 francs.

Un murmure approbateur accueillit cette déclaration.

Ici, Isidore ayant pâli, lady Backay lui rajusta son fil électrique, et la langue directoriale se remit en mouvement.

— Pendant mon séjour en Albionie, Tomshon, le représentant du *Pékinois*, m'a chaudement recommandé une dame, Berthe Pautier, très appréciée à Albion, et un ténor océanien du nom de Scuvello, doué d'une beauté extraordinaire.

— Ah ! pour ça ! s'écria Nana Baurel, s'oubliant une seconde fois, c'que les femmes vont le bader, c'est un beurre !

Les yeux de Mmes les actionnaires lancèrent des éclairs ; mais elles se pincèrent les lèvres et prirent un air extraordinairement choqué.

La future directricedu Théâtre-Idalien n'y prit pas garde et se passa la langue sur les lèvres avec un petit air goulu qui exaspéra son seigneur et maître.

— Madame, s'écria-t-il, vous ravalez l'art !

— Eh ! eh ! dit Nana, si l'art se nomme Scuvello, je ne dis pas non.

La Mandarine Turlututu, qui protégeait les Baurel et qui avait fourni 50,000 francs à Isidore pour ses parts d'actionnaire, prit Nana par la main et l'emmena dans une autre pièce.

La séance recommença.

— Les frères Torti, reprit Isidore, après avoir tiré sa moustache et rajusté sa natte, seront placés à l'administration. L'aîné surveillera le personnel, et Riri, le plus jeune, sera caissier. Duportail, vous le savez, inscrit les abonnements ; on ne lui donne que

10,000 francs pour cela. J'aurai un secrétaire général pour la presse ; j'ai choisi un ami, Borris Lelièvre ; je lui accorde 800 francs par mois. Il aura un suppléant qui surveillera le contrôle ; c'est un jeune homme du nom de Guenille, qui occupait cette place chez Ballandard. Il recevra un traitement mensuel de 300 francs. J'aurai encore un secrétaire particulier aux appointements de 200 francs. Les costumes et les décors viendront d'Idalie ; ils seront affreux, mais réaliseront des prodiges d'économie !

Il fallut encore rattacher le fil électrique à la langue d'Isidore, après quoi il reprit, avec des efforts visibles :

— Madame Devria exige un traité de vingt-cinq représentations à 5,000 francs, ce qui fait un total de 125,000 francs ; c'est énorme ; mais, comme je vous l'ai dit, le bonze Bassinet et son éditeur Bachmann imposent cette artiste.

— Elle fera recette, affirma le Mandarin Commandon.

— Je le souhaite sans l'espérer, dit Baurel avec un sourire dubitatif.

Les frères Torti, continua-t-il, auront comme directeurs, un traitement de 30,000 fr. Moi, qui ne vois dans cette entreprise qu'un service rendu à l'art et à mon pays........

Ici, la Mandarine Turlututu et Nana, qui étaient rentrées discrètement dans la salle du conseil, essuyèrent des larmes d'attendrissement.

— ... Je m'alloue, soupira modestement le grand homme, comme artiste, 20.000 francs par mois....

— Vingt mille francs ! s'écrièrent MM. Commandon, Grogoré, Backay et de Kastré.

— C'est peu, je le sais, dit Isidore ; mais je dois me sacrifier, et je me sacrifie. Comme directeur, je ne demande rien.

— Que c'est beau ! sanglota la tendre Turlututu !

— Seulement, Messieurs (ici Isidore parut embarrassé), j'ai quelques créanciers ; je crains.... j'ai peur.... mes appointements ?......

— Compris ! s'écria Duportail. On vous fera un sous-seing privé et l'on ne portera sur les registres qu'un traitement de 150 fr. par mois.

— Mettez deux cents, dit Nana, qui voulait être à la hauteur de la situation.

Les 200 francs furent votés par le conseil.

— J'aurai presque tout dit, conclut Isidore Baurel en déclarant que la claque, cette honte du vrai talent, ne franchira jamais les portes du Théâtre-Idalien.

On applaudit vivement et l'on se sépara.

Dans la rue, l'agent Blagosto s'approcha de Baurel.

— Dites donc, remarqua-t-il, vous avez parlé du traitement de tout le monde ; mais le mien ?

— Six pour cent sur les engagements, répondit Isidore d'une voix mourante.

C'est maigre, riposta Blagosto ; enfin, il y a les cadeaux !

— Ah ! ces subalternes, cria Nana en fer-

mant la portière de son fiacre, sont-ils voraces !

— Subalternes ! rugit l'agent Blagosto (ex-vice-consul). Espèce de...

Une énorme tache d'encre nous a empêché de traduitre l'épithète dont se servit l'agent Blagosto.

CHAPITRE III

Quelques jours après, les frères Torti étant arrivés d'Idalie, les auditions commencèrent. Isidore et ses associés, Nana et la signora Torti, ex-danseuse des foires d'Idalie, composaient le jury. On entendit des Circassiennes, des Perses, des Hindous, des Japonaises, des Tonkinoises, des Javanaises, très peu d'Idaliens, encore moins de Pékinois.

A la huit cent cinquantième audition, l'agent Blagosto (ex-vice-consul) prévint la direction que les protégés du sieur Tomshon, représentant à Albion du journal *le Pékinois*, demandaient à être introduits.

— Qu'ils entrent! ordonna le grand baryton-directeur.

Ils entrèrent, Lui très pâle, mais si joli, mais si bien coiffé, pommadé, frisé, ajusté, collé, qu'un petit murmure se fit entendre du côté de la loge des dames.

— Ah! ma chère, il a les jambes torses! disait la signora Torti.

— J' m'en fiche un peu; c'est pas ça que je regarde, répliqua Nana, très rouge.

— Ah! ma chère, les beaux diamants! reprit la signora Torti; il est donc bien riche?

— Ça se dit, répondit Mme Baurel.

— Mais je le reconnais; il a chanté à Bilano, sous la direction de mon mari; il a donné quarante mille francs pour ça!

— On lui en fera donner autant, affirma Nana sans quitter son lorgnon.

Pendant ce colloque, le beau ténor (car c'était un ténor) déclinait ses noms et qualités.

— Vous êtes Scuvello? demandait Isidore.

— Aôh, yes, mon cher, je vôolais chanter.

— Eh bien, chantez!

— Je aavais paour.

— Ça ne fait rien, chantez tout de même; on ne peut pas vous engager sans vous entendre.

— Ça vaudrait peut-être mieux pour lui, observa l'un des frères Torti, qui se souvenait de Scuvello.

Il chanta mal, très mal : voix nasillarde, blanche, affreuse ; dans son trouble, il avait gardé son chapeau et sa canne à la main ; il avait l'air ahuri, pitoyable. Quand il eut fini, il rentra hébété dans la coulisse, répétant machinalement :

— Je avais paour, très paour ; le Baurel, il me faisait paour.

Tout à coup, au milieu du silence, on entendit cet ordre directorial :

— A l'autre !

L'autre, c'était une dame, la protégée du sieur Tomshon ; elle était grande, forte, elle avait l'air résolu et se présenta hardiment.

— Vous vous nommez ? questionna Isidore.

— Berthe Pautier, débita la dame ; je suis Pékinoise ; j'ai la passion du théâtre ; j'ai eu des propositions superbes pour l'étranger ;

mais je ferai des sacrifices pour rester à Pékin, où mon mari est industriel.

— Industriel? interrompit Torti aîné, chez qui ce titre éveillait des appétits féroces.

— Oui, monsieur, répondit la dame, grand industriel, fabricant de raisiné, de confitures de carottes fraîches et de sirop d'huile de ricin.

— On lui fera prendre des actions, insinua Torti aîné à l'oreille de Torti cadet.

— Vous nous êtes chaudement recommandée par M. Tomshon, reprit dignement Isidore; faites-vous entendre. Que chantez-vous?

— Tout : répertoire idalien, pékinois; je sais huit cents opéras dans ces deux langues.

— Nous ne voulons que l'idalien, fit M. Baurel.

Berthe Pautier s'inclina et entonna l'air du Bal Costumé. Elle avait une belle voix et savait s'en servir.

Aussi Nana dit-elle à la signora Torti :

— Tiens, mais elle me botte, c'te femme-là!

Mme Berthe Pautier avait fini son air ; elle se croisa les bras et attendit.

— Chantez autre chose, lui cria Baurel, quelque chose de plus en dehors : l'air du Troubadour.

La protégée de Tomshon chanta l'air du Troubadour.

— La voix sonne bien, souffla Isidore aux frères Torti.

— Dites-moi, madame, connaissez-vous l'air du Bandit ?

— Je ne connais que ça, fit Mme Berthe Pautier, qui commença aussitôt l'air du Bandit.

— Elle est épatante, disait Nana, et puis c'est une femme du monde, ça fait très bien au théâtre.

Après l'air du Bandit, Berthe Pautier exécuta l'air de l'Océanienne, puis celui de Naïda. Toujours très docile, sans fatigue, avec une tranquillité hardie, résignée peut-être, elle eût chanté les huit cents opéras de son répertoire si on l'eût exigé.

— L'engageons-nous? demanda Isidore à ses associés.

— Oui, pas ser, et on fera donner de l'argent à l'indoustriel pour les débouts.

— Madame, dit Isidore à haute voix, je vous ferai écrire.

Berthe Pautier s'avança sur le devant de la scène :

— Il me faut une décision immédiate, déclara-t-elle ; j'ai d'autres propositions auxquelles je dois répondre. Je n'ai pas un moment à perdre.

Les directeurs se consultèrent.

Pendant ce temps, l'agent Blagosto (ex-vice-consul) s'était approché de Mme Pautier et lui glissait ces mots :

— Vous demanderez douze cents francs par mois ; on vous en accordera huit cents ; acceptez, et si vous êtes contente vous me ferez oune petite cadeau.

Mme la directrice Baurel était descendue sur la scène et venait complimenter l'artiste.

— Et bien, ma chère, vous avez une très

belle voix ; je vous préfère à cette Pitwinoff dont on fait un tas d'histoires.

— Oh ! madame, que vous êtes aimable ! s'écria la femme du grand industriel. Vous me protégerez, n'est-ce pas ? Je suis très travailleuse, je vous assure ; j'adore la musique, mon mari et mes enfants. J'apprends mes rôles en raccommodant mon linge, et je ferai une pensionnaire très agréable.

A ce moment Isidore arrivait. Il promit à Mme Pautier que son engagement serait prêt à être signé le lendemain. Il lui adressa quelques encouragements ; mais il ne lui céla pas qu'il trouvait son émission mauvaise.

Mme Nana Baurel fit observer que l'on n'avait donné aucune réponse au joli Scuvello, et que ce dernier attendait piteusement derrière un arbre en carton qu'on voulût bien s'occuper de lui.

En entendant son nom, il s'approcha de la directrice et, prenant un air câlin :

— Aôh ! ma chère, lui dit-il, vous êtes la piou belle femme que je avais vue !

— Est-il gentil, avec son accent océanien, disait Nana en se trémoussant d'aise.

Cependant Isidore paraissait très préoccupé, et ses yeux ne quittaient pas la cravate du joli ténor. Cette cravate, en très beau satin, du reste, avait pour épingle un délicieux petit poisson bleu, en agate, aux yeux de diamant. Visiblement contrarié, mais ne connaissant que son devoir, le directeur délégué des Makromanes s'approcha du ténor océanien et lui fit un signe cabalistique qui voulait dire : « Vous êtes de l'Ordre ? »

— Aôh yes, mon cher ! s'écria joyeusement Scuvello, de qui la figure prit une expression ravie.

— Qui vous protège? interrogea Baurel.

— Lady Hannapp ; elle était baoucoup riche, et elle avait déjà dépensé presque taoute pour moâ.

— C'est bien, répondit Isidore, vous serez engagé ; mais on ne vous paiera pas.

— Aôh ! ça ne fait rien diu taoute ; lady

Hannapp donne à moâ taoutes les pétites chaôses ioutiles.

On se sépara ; les jours suivants il y eut encore des auditions ; puis Isidore Baurel, épuisé par ses immenses travaux et par les efforts qu'il avait faits pour parler, partit pour les eaux de la Bredouille.

Il revint à Pékin vers le milieu du mois d'août.

Le ténor Poufelli, la basse Villainné et quelques autres artistes étaient déjà arrivés. Une réclame considérable se faisait dans les journaux pour le nouveau théâtre et sa future étoile, Féline Pitwinoff, découverte au firmament artistique par le grand, l'incomparable Isidore Baurel.

On commença les répétitions au piano du fameux *Chimonbouchanegra*, avec le ténor Poufelli, l'aîné des frères Riské, la basse Villainné, Féline Pitwinoff, qui répétait à la place de Mme Fida-Devria, qu'elle devait doubler par la suite, et enfin, et surtout l'incomparable Isidore Baurel. Ce dernier se don-

nait un mal énorme pour réformer l'émission des artistes ; ils l'avaient tous si mauvaise ! Ils chantaient avec clarté, avec pureté, ce qui est très mauvais genre, et le grand baryton voulait quelque chose de sombre, d'intérieur, d'intestinal. La basse Riské demeurait calme et ne changeait rien à sa voix et à sa méthode superbes ; Poufelli enrageait, mais n'osait rien répliquer ; seule Féline Pitwinoff s'efforçait de copier le maître et engouffrait dans les profondeurs de ses entrailles son joli organe qui ne demandait qu'à sortir.

Enfin, novembre arriva ; le théâtre était prêt. Un nombre infini de secrétaires prit possession des différentes pièces de l'administration : Borris-Lelièvre occupait la première en entrant par l'escalier des artistes ; Riri Torti, caissier, avait la seconde ; la troisième appartenait au sous-secrétaire Guenille. A gauche, Duportail (ex-Mandarin à deux boutons) alignait de longues suites de chiffres dans le cabinet directorial, et recevait les demandes d'abon-

nement et les réclamations. Il y en avait déjà de nombreuses, en raison de la fameuse représentation de gala offerte gratuitement aux arts, aux lettres et à la presse. Le faubourg Germinois poussait des cris de paon. Une Mandarine douairière déclara que c'était « une usurpation de privilèges », et Mme Alfonso Potschiff fit remarquer « que M. Baurel commençait mal, très mal. »

Ce fameux gala avait été fixé au 1er décembre. Borris Lelièvre dressait les listes des invitations ; son cabinet ne désemplissait pas ; il ne refusait à personne, répondait quelque chose de vague, d'incertain, en souriant gracieusement ; on n'obtenait rien, mais M. le secrétaire était si poli qu'on partait enchanté.

De fait, il était fort à plaindre, Borris Lelièvre ; outre qu'il avait à répondre aux assaillants, un autre supplice lui était infligé : un téléphone, correspondant à son cabinet et partant de l'hôtel des Baurel, loué par eux rue Lefton, sonnait sans arrêt du matin au

soir. Nana, Rose Saumon et Isidore lui-même, y parlaient sans relâche, donnaient des ordres, les contremandaient, taillaient, hachaient, sabraient à qui mieux mieux.

Torti aîné, l'œil fuyant, le chapeau adhérent au chef, le visage renfrogné, faisait quelques apparitions, puis retournait s'enfuir dans les profondeurs du théâtre. Un bruit sourd de désunion entre les directeurs commençait à circuler. On se racontait à l'oreille que, Nana Baurel ayant donné des ordres au tapissier contre le gré de Torti aîné, ce dernier, dans un langage très vif, avait prié Nana de retourner chez elle et de ne plus « *ficher* » les pieds dans son théâtre à lui, Torti aîné.

Sur quoi Nana avait répliqué :

— Ton théâtre ? Tu verras comme ce sera ton théâtre, quand je t'aurai fait flanquer à la porte par les actionnaires !

Isidore était intervenu et avait fortement blâmé Nana de cette sortie. Celle-ci, du reste, ne venait plus que rarement à l'administra-

tion et s'en vengeait sur le téléphone et sur les oreilles de Borris Lelièvre.

Quelques jours avant l'inauguration du théâtre il y eut un grand dîner chez les Baurel.

La Mandarine Turlututu avait prêté son argenterie ; Potel et Chabot se surpassèrent ; il y eut des nids d'hirondelles aux feuilles de thé ; des chauds-froids de kangourou aux yeux de serpents, etc., enfin, tout ce que la Chine pouvait produire de plus succulent.

Malheureusement la signora Torti, qui devait assister à ce dîner, fit attendre les convives jusqu'à huit heures, et envoya seulement alors prévenir qu'elle et son mari, Torti aîné, s'étant purgés le matin même, n'assisteraient pas au dîner des Baurel.

Nana, exaspérée, ne put retenir cette exclamation, plus énergique que distinguée :

— Quelle rosse !

— Il faut pardonner aux personnes mal élevées, observa le Mandarin de l'Orchestre,

le très spirituel chroniqueur du journal : *le Pékinois*.

On passa dans la salle à manger. Bon nombre de journalistes, quelques artistes du nouveau théâtre, Poufelli, les frères Riské et la belle Féline Pitwinoff, ainsi que plusieurs compositeurs de musique, assistaient à ce dîner. Au début, une certaine gêne régnait parmi les convives ; le révérend bonze Bassinet, de la Compagnie de Fô, le célèbre auteur de *Pharaon* et d'un grand nombre d'opéras bibliques, ayant proposé de dire les grâces, personne ne sut y répondre, ce qui parut affecter beaucoup le bon bonze et répandit de la confusion parmi les invités. Un salmis de queues de singes aux langues de vipères, mets exquis, dont le bon bonze était très friand, amena le sourire sur ses lèvres et la gaieté reparut.

Les destinées du Théâtre-Idalien devinrent bientôt le sujet de toutes les conversations. De nombreux toasts furent portés à Isidore Baurel, le promoteur de l'entreprise ;

au maëstro Bassio, de l'Escalade de Bilano, venu à Pékin pour y conduire les premières représentations de *Chimonbouchanegra* ; à la belle Féline Pitwinoff, la future étoile; enfin, à la Mandarine Turlututu, l'amie dévouée qui sacrifiait sa fortune pour l'amour de l'art, représenté par Isidore.

Une grande émotion se peignit sur les traits de la Mandarine Turlututu, et ce fut d'une voix frémissante que la noble dame parla en ces termes :

— En ce siècle funeste (il y avait alors de grands troubles politiques à Pékin), où l'homme oublie ses devoirs, foule aux pieds la famille, l'honneur et la patrie; où la vile populace se croit l'égale de l'aristocratie; où chacun vit pour soi, oublieux de son semblable; où l'ignorant triomphe, où le génie est méconnu souvent, récompensé jamais, je suis heureuse, Isidore Baurel, d'être la première à vous saluer grand homme et à vous remettre, au nom de Sa Majesté l'Impératrice de Chine, l'insigne honneur dû à

votre mérite. Isidore Baurel, vous êtes Grand-Maître des Makromanes !...

Et, ce disant, la Mandarine Turlututu passa au cou du noble baryton le cordon vert, attaché par un superbe poisson en diamants tout constellé de rubis.

Il y eut un moment d'inexprimable tumulte.

Le révérend Bassinet, de la Compagnie de Fô, entonna un *Hosanna!* Nana et Rose esquissèrent une danse de caractère ; les journalistes se communiquèrent à haute voix leurs impressions ; les artistes crièrent : « Bravi !... bravo !... » sur toutes les notes de leur voix ; pendue à la natte d'Isidore, la Mandarine Turlututu râlait d'émotion.

On se sépara fort tard. En disant adieu à Nana, la Mandarine Turlututu lui glissa ces mots à l'oreille en lui désignant Isidore, qui serrait de très près Féline Pitwinoff :

— Ma chère, surveillez-les.

— Oh ! fit Nana délibérément, je ne suis pas jalouse.

— Vous pourriez songer à moi avant de vous occuper de vous-même, rétorqua la Mandarine, visiblement froissée.

Tout le monde partit.

A la porte, comme les Baurel avaient oublié d'installer un concierge et que la domesticité, d'ailleurs peu nombreuse, vaquait à d'autres occupations, les invités se tirèrent mutuellement le cordon. Le Mandarin de l'Orchestre fit observer que les Baurel avaient peu de respect pour leurs ancêtres et qu'ils n'avaient pas su conserver leurs traditions de famille.

CHAPITRE IV

Le jour de la représentation de gala était enfin arrivé.

A quatre heures, une nouvelle horrible se répandit. Des raisons politiques forçaient la direction à renoncer à cette fête.

Enfin ce nuage se dissipa, et, le soir du 2 décembre, la foule, amassée sur la place du Chalet, put contempler à son aise les trois inimitables cordons de gaz qui entouraient le Théâtre-Idalien.

La salle offrait un curieux spectacle. Toutes les sommités littéraires et musicales y étaient réunies.

On avait invité le prince régnant; mais celui-ci, très occupé de l'éducation d'un canard dont il voulait faire un augure, s'était abstenu et avait envoyé sa fille, nouvellement mariée à un grand fabricant de timbres-poste nommé M. Pinson.

Dans une loge de première, Nana, très pâle et très agitée, recevait des visites, stylait les amis.

— Soutenez-nous, disait-elle ; applaudissez mon mari toujours, et lui seul ; souvenez-vous qu'il est tout.

Et aux journalistes :

— Vous serez gentils, n'est-ce pas? vous nous aiderez. Puis tout bas : — Le croiriez-vous, mon cher, cette Devria ne sait pas seulement se tenir en scène ; Isidore a passé la journée chez elle à lui régler ses entrées et ses sorties ; et ça nous prend 5,000 francs par représentation ! Ce pauvre Isidore n'en peut plus ! Et les Torti qui ont vendu des places ! C'est une infamie ! N'en dites rien, au moins ! C'est égal, allez, c'est de rudes canailles !

— Vous êtes donc déjà brouillés ? demanda Pincerosse, du journal *l'Aventure.*

— Ah ! ne m'en parlez pas, mon cher ; sa chienne de femme est cause de tout ; elle est furieuse parce que personne ne va chez elle ;

une danseuse, et mariée depuis huit mois seulement ! Qui voulez-vous qui voie cela ?

— C'est juste, on ne peut pas se compromettre, dit le Mandarin à neuf boutons, l'ex-protecteur de Nana, qui était venu avec Pincerosse présenter ses hommages à Mme la Directrice.

— Tiens, vous voilà, vous ! fit cette dernière. Vous devriez bien prendre des actions !

— J'aime mieux payer ta couturière, dit le Mandarin à l'oreille de Nana.

— Vrai ?... fit celle-ci radieuse ; j'irai demain te porter la facture !

Aux fauteuils d'orchestre, Lassallas montrait sa tête de lion. Maure se cachait dans une baignoire. Non loin de lui, l'archi-millionnaire Rételbach écrivait des notes destinées à son cher ami Piaz de Goria ; le minuscule de Raseky cherchait, parmi les femmes, un successeur à sa 9,999me maîtresse ; le gros Torbousky demandait au docteur Carlalbert, assis à ses côtés, le moyen de guérir une maladie de peau dont était affligée

une très noble dame de ses parentes; plus loin, Paul Tropvert, le peintre chéri des dames, le beau mignon à la noire prunelle, étalait les dernières modes du Tseng, ce qui excitait l'indignation de son ami Gervais, l'ennemi juré de l'élégance. Grandkastre, l'ex-ambassadeur javanais, se promenait de groupe en groupe et reportait à M[me] la Directrice les conversations qui pouvaient l'intéresser.

La belle Pothereau, mandarine de la finance, habillée en Diane au bain, cachait le moins de choses possibles, tandis que M[me] Tétardaky protestait contre ce dépouillement par de mystérieux et chastes fouillis de tulle, dans lesquels sa beauté fine et distinguée s'épanouissait, semblable à une rose entourée de lys.

Aux fauteuils de balcon, Jane Charnier et Jane Brindos, assises côte à côte, se regardaient en chiens de faïence. En face d'elles, la Mandarine Flanveule, de qui le père avait jadis dirigé un théâtre idalien, étalait un

menton rendu célèbre par sa prodigieuse longueur.

Les secondes loges étaient particulièrement brillantes. La direction les avait offertes aux représentants de l'art musical. La loge de Mme Belkorbeil, directrice de l'Opéra de Pékin, faisait face à celle de M. Balanzier ex-directeur du même théâtre. A. Bourdaloue, directeur du Conservatoire de musique de Pékin, bâillait doucement en écoutant son ami Pounod réciter son bréviaire. Le savant Sant-Sens, fabricant de soporifiques, causait à voix basse de ses malheurs de ménage avec son ami Piémer, le planiste. Puis venaient Féline Pitwinoff avec ses sœurs et son lorgnon ; la jolie Lina Balti, inclinant son cou de cygne pour parler au prince Trichano, son commanditaire; puis, à côté de Théo Levide, auteur de *Backmé*, la mère et la sœur de la gracieuse Zan Vand, créatrice de cette même Backmé ; puis Mme Berthe Pautier, rayonnante de ses futurs triomphes au Théâtre-Idalien, le grand industriel, son

mari, l'accompagnait; enfin, M[me] Popeline Balla, la célèbre cantatrice auvergnate, se disputant avec son mari.

— Popeline, disait l'époux, faites attention à votre queue ; elle se salit !

— Laichez ma queue où elle est, répondait Popeline avec ce délicieux accent qui lui valut tant de succès dans sa création de Framboise de Rémimi, laichez ma queue, mon cher ; est-che que che m'occupe de la vôtre ?... Elle est achez laide, pourtant.

..... Chacun sait que les Chinois ont, en ce qui concerne leur queue, un amour-propre féroce, et que la plus grande injure que l'on puisse leur faire est d'en contester la beauté ; aussi la querelle des époux menaçait-elle de s'envenimer, lorsque, fort heureusement, le maëstro Bassio leva son bâton, et l'ouverture de *Chimonbouchanegra* commença.

Nous n'entreprendrons point de raconter ici l'intrigue aussi embrouillée que fastidieuse de cet opéra ; malgré notre connaissance approfondie des langues chinoise et idalienne,

il nous a été impossible de reconstituer le drame; une musique sans chaleur, d'un dessin incertain, des harmonies équivoques : telle était cette œuvre, dans laquelle on cherchait vainement le souffle puissant de l'auteur des *Naïda* et des *Frigoletto*..

Vainement Riské aîné déploya-t-il, dans un rôle mal énoncé, la richesse de son incomparable organe; vainement la jolie Fida-Devria fut-elle prodigue de charme et de distinction; vainement encore Isidore Baurel fit-il montre d'un génie lyrique incontestable et incontesté; quand le rideau retomba sur la scène après le premier acte, l'ouvrage était condamné d'avance.

Au milieu du second acte, Mme Tédardacky, après avoir étouffé de fréquents bâillements, se pencha vers la loge voisine et commença, à haute voix, avec la Mandarine Alfonso Potchiff une conversation à laquelle l'œuvre de Nerdi était complètement étrangère. Ce fut le signal d'un brouhaha général; on parlait haut, on riait; les femmes

causaient chiffons; les hommes, affaires ; aux secondes loges, Tanin Jonchières disait à Théo Levide, avec cet air bourru qui ne le quittait jamais :

— Est-ce que ça vous amuse, vous, cette petite pochade?

— Moi, non, répondit l'auteur de *Brackmé;* j'aime encore mieux *Enricuit.*

— Allons, bon! remarqua Pincerosse à l'oreille d'Augustin Ritu, tandis que le doge (c'est-à-dire Isidore Baurel) buvait un liquide empoisonné, le voilà qui prend encore quelque chose!

— Dites donc, Ritu, demanda Hector Videder, pourquoi nous a-t-on invités à venir ici ?

— C'est une précaution du bonze Bassinet ; il veut nous exorter à la patience avant de nous servir son *Pharaon.*

Léon Vest, chroniqueur du *Petit Journal de Pékin*, écoutait les doléances d'Astor Solamon, souffrant d'une attaque de goutte, et qui enrageait de se trouver là.

— Oui, mon cher, disait le maître de chant de l'Opéra Pékinois, on joue ces choses nauséabondes, et depuis treize ans *Bionda Cappello* reste dans mes cartons !

Cependant Mme Belkorbeil riait à se tordre derrière son éventail; les décors et les costumes lui semblaient désopilants.

— C'est grotesque, disait-elle à sa voisine; ils sont perdus; on ne se relève pas du ridicule; ce Baurel, quel vaniteux !

— Il a du talent, hasarda timidement son interlocutrice.

Mme Belkorbeil haussa les épaules :

— Du talent ! dit-elle, lui, ce fossoyeur insipide ! Demandez-lui d'être autre chose que sombre et lamentable, confiez-lui un rôle d'intelligence, de vigueur, et vous apprécierez sa valeur ! Rappelez-vous ses débuts dans *Pelzébuth*. Croyez-moi, ma chère, ce génie est un impuissant, ce grand penseur un sot.

La directrice de l'Opéra Pékinois avait, disent les auteurs, fait des études spéciales de nécromancie.

Dans la loge du *Pékinois*, on s'amusait follement.

— Sont-ils ennuyeux, ces brailleurs-là, observait Pithiviers ; ils nous empêchent d'entendre ce que nous disons !

— Somme toute, remarqua la jolie M[me] Maillard, c'est une affaire ratée, ce Théâtre-Idalien !

— Absolument, chère Madame ; le choix de ce *Chimonbouchanegra* vous donne la mesure des capacités directoriales de Baurel ; il n'a vu qu'une chose, une seule : son succès, à lui, Baurel ; la pièce est mauvaise, qu'importe ? il y remplit le rôle unique ; et demain il éprouvera plus de satisfaction en lisant dans les journaux « que sans l'immense talent de lui, Baurel (Isidore), *Chimonbouchanegra* ne se fût pas joué jusqu'au bout », que si le succès de l'œuvre et de tous eût primé le sien propre.

— Il est absolu et jaloux...

— Des décors, finit Tomshon avec son flegme inimitable.

La toile tombait sur la dernière scène de *Chimonbouchanegra.*

— *Requiescat in pace!* dit le Mandarin de l'Orchestre.

— *Amen!* répondirent ses voisins avec componction.

! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !

CHAPITRE V

Le lendemain, le conseil se réunit chez Isidore Baurel.

— Qu'allez-vous jouer maintenant? lui demanda-t-on.

— Quoi? *Chimon*...

— Comment *Chimon?* Mais c'est un four!

— Ils n'ont pas compris, objecta Baurel; laissez-leur le temps.

— Le temps, le temps, dit vivement le joli Bouchon ; on ne peut pas attendre, c'est une perte d'argent, et, sans vous faire de reproches, vous en avez déjà pas mal dépensé, d'argent.

Isidore ne releva pas ces dernières paroles; il s'absorba dans sa pensée immense; puis, d'une voix souterraine :

— C'est la lutte ; je lutterai, fit-il; et, ramenant sur son caleçon les pans de la four-

rure qui lui servait de robe de chambre, il quitta le conseil.

— Vous l'avez blessé, dit Nana au joli Bouchon, d'un ton de reproche.

— J'en serais désolé, répondit cet habitant du Céleste-Empire ; mais je suis un homme pratique, et je traite les affaires avant le sentiment. En dépit de l'opinion de M. Baurel, je prie le conseil de voter pour qu'un nouvel opéra soit exécuté et nous ramène la confiance du public. Qu'a-t-on mis en répétition ?

— Rien du tout ; Baurel n'a pas voulu, dit Torti aîné, élevant la voix pour la première fois.

— Nous comptions sur un succès, objecta Mme Baurel, devenue très rouge.

— C'est une imprudence impardonnable ! s'écria le Mandarin de Kastré ; quel ouvrage peut-on monter rapidement ?

— *Marton*, insinua Torti ; nous aurons les décors en trois ou quatre jours au plus ; on

annoncera les débuts de la Balti et de Pavelli... et...

— Très bien, montez *Marton*.

Cependant Nana avait couru au téléphone et disait à l'agent Blagosto (ex vice-consul): « Allez vite chez la Balti, dites-lui que le conseil nous embête et qu'il faut qu'elle refuse de chanter *Marton.* » Comme çà, tu auras le temps de prendre ta revanche, ajouta-t-elle en embrassant Isidore.

En effet, la Balti, désireuse d'être agréable aux Baurel, refusa de chanter *Marton;* mais comme l'insuccès de *Chimonbouchanegra* s'accentuait à chaque représentation, et qu'à la troisième on ne vendit qu'un fauteuil de balcon et trois places de corbeille, force fut à Isidore de céder à la volonté du conseil et de jouer *Marton,* avec une chanteuse de qui le nom n'a pas été conservé !...

Hélas! le sort de *Marton,* œuvre surannée, fut semblable à celui de *Chimonbouchanegra.*

De nouveau, on réunit le conseil.

— Qu'avez-vous préparé, monsieur Baurel? demandèrent les actionnaires.

— Rien, répondit le directeur Makromane; je comptais sur le succès de *Chimonbouchanegra*, et...

— Mais c'est de la folie! interrompit le bouillant Bouchon; le public s'impatiente; je sais ce qu'il dit moi, le public, j'en suis; on a entendu parler d'œuvres nouvelles, on les veut; vous les avez promises, on a eu confiance en vous; mais montrez-les, vos choses inconnues, montrez-les, que diable!

— On pourrait monter le *Bandit*, dit Torti aîné, les décors seront prêts en trois ou quatre jours, et l'on ferait débouter *la* soprano Riki et le baryton Proggi.

— Proggi dans le rôle de Charlemagne! quel four! cria Mme Baurel.

— Hé! hé! avec *Chimonbouchanegra*, ça en fera deux, ricana Torti aîné.

Nana lui lança un regard furibond.

Le lendemain, le soprano Riki, convo-

quée pour la répétition du *Bandit*, refusa de s'y rendre, se disant très enrhumée.

Nouvelle réunion du conseil.

Les co-directeurs Torti et Raurel se déclarèrent fort embarrassés et parlèrent de télégraphier en Laponie pour y demander un soprano sfogato très renommé dans ce pays-là.

— Mais, fit objecter le joli Bouchon, vous nous aviez parlé, monsieur Baurel, de jeunes artistes destinés à remplacer les chef d'emploi empêchés pour des causes imprévues. Vous en avez de prêts, sans doute? ils ont déjà répété?

— Mon Dieu, répondit Isidore en lissant sa moustache, je comptais sur le succès de *Chimonbouchanegra*, et...

— Diable, diable, s'exclama, le Mandarin de Kastré, c'est très imprudent, cela!

— Isidore, fit Nana, vous souvenez-vous de cette dame Pautier, la protégée de Tomshon; elle a dit connaître huit cents opéras... ça ferait peut-être l'affaire?

— Oui, en effet, cette dame pourrait sans doute... Faites-le lui demander, ma chère.

Nana téléphona à l'agent Blagosto (ex-vice-consul), qui, peu de temps après, rapporta l'assentiment de Mme Pautier.

Le jour suivant, en effet, Mme Berthe Pautier, le baryton Proggi, le ténor Poufelli et la basse Riské aîné étaient réunis au foyer des répétitions... lorsque, tout à coup, Borris-Lelièvre vint avertir Isidore qu'on le demandait au téléphone; c'était Nana qui lui parla en ces termes:

— Refuse la Pautier; l'Aridella est arrivée; elle nous offre 1,000 francs pour chanter le *Bandit.*

— Elle est bien mauvaise, objecta Baurel, qui avait par instants des bouffées de pudeur.

— Raison de plus, imbécile, téléphona Nana, la pièce tombera; c'est que nous voulons, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, Nana, fit Baurel, qui, après la répétition, prévint Mme Berthe Pau-

tier qu'il n'était pas décidé à lui faire chanter le *Bandit*... qu'il verrait, qu'il réfléchirait...

— Il me faut une décision, répondit la femme du grand industriel; je suis très occupée; j'ai mon mari, mes enfants, mon linge à raccommoder, et je n'ai pas de temps à perdre.

Si pressée qu'elle fût, Mme Pautier dut pourtant s'en aller sans avoir obtenu la solution désirée.

Les journaux de Pékin annoncèrent bientôt les débuts de la célèbre Aridella, à qui de nombreuses couronnes de sifflets en rubis avaient été offertes partout où elle s'était fait entendre.

Cette artiste se montra d'ailleurs à la hauteur de sa réputation ; mais le public pékinois, peu connaisseur, ne comprit pas le talent de l'Aridella et prétendit que son organe était aussi maigre que sa personne.

Le baryton Proggi, doué d'une valeur réelle, obtint un succès légitime dans le grand septuor final du *Bandit*; aussi fut-il acclamé !

— Ah! rugissait Nana Baurel, c'est Isidore qu'il faut entendre dans ce rôle de Charlemagne! Figurez-vous que pendant notre séjour chez les Zoulous, le fils du père de l'oncle du roi venait au théâtre voir Baurel pour imiter son grand air et sa majesté. Ce Proggi, c'est convenable, je ne dis pas non ; mais que c'est petit! Seigneur, que c'est petit!

En voiture, la directrice éclata en imprécations contre son époux :

— Tu avais bien besoin de laisser chanter ce Proggi, dit-elle au Grand-maître des Makromanes; on viendra l'entendre, après le succès de ce soir, et la reprise de *Chimonbouchanegra* devient impossible!

— Que vas-tu faire à présent?

— Je ne sais pas, répondit piteusement le grand homme.

— Tu ne sais pas?... Le fait est que tu ne sais pas grand'chose; veux-tu que je te dise? tiens! tu n'es qu'une moule!

— Nana, je t'assure... commença Isidore.

— Tais-toi; c'est le seul moyen que tu aies

de ne pas dire des bêtises ! Heureusement que je suis là, moi, et je les leur ferai tomber, leur pièce et leur Proggi, et toute la canaille !

— Nana, réfléchis, supplia Isidore ; l'intérêt de l'affaire, les actionnaires.

— L'affaire ! les actionnaires ! Je les...

La voiture s'arrêta, et Nana ne dit pas ce qu'elle voulait faire des actionnaires.

Les détails qui vont suivre ont été donnés, disent les auteurs chinois de qui nous nous sommes fait le traducteur, par les descendants des frères Torti, lesquels, de père en fils, en ont conservé l'histoire.

CHAPITRE VI

C'était la veille de la seconde représentation du *Bandit*, et ceux qui entrèrent ce jour-là à l'administration du Théatre-Idalien furent très étonnés de ne rencontrer que des visages consternés, et d'entendre un bruit formidable dans le cabinet directorial: c'était Nana Baurel et Torti aîné qui s'expliquaient.

— Oui, disait ce dernier dans son charabia d'Idalien, vous avez détourné six cents places !

— Vous n'êtes qu'un malhonnête, criait Nana, et un lâche !

— Tou dis ? rugit Torti aîné.

— Oui, un lâche, reprit Nana ; vous insultez une femme !

— Enfin, pourquoi les avez-vous prises, ces places ? beugla l'infortuné Torti.

— Parce que je veux sauver le théâtre, le théâtre que vous voulez perdre pour ruiner mon mari ; c'est pour cela que vous nous imposez de sales artistes !

— Sales artistes !... C'est peut-être moi qui ai engagé l'Aridella ?

—Et votre Proggi ? votre gnome de Proggi, avec sa voix de bois mort, qui l'a engagé, celui-là ?

Torti haussa les épaules.

— Et bien, dit Nana sur le pas de la porte qu'elle avait ouverte toute grande, j'ai pris ces places pour les donner à mes amis, afin de remplir la salle que vous voulez laisser vide. Voilà pourquoi, entendez-vous ! Et, digne, fière de sa belle action, Nana passa au milieu des employés ahuris, sans vouloir écouter Torti aîné, qui lui criait :

— Mais pouisque zé vous dis qu'on en manque au boureau de la location !

— Oh ! quelle femme ! s'exclama le malheureux directeur, qui courut au téléphone et demanda à parler à Baurel.

Ce fut la voix enrouée de Rose Saumon qui lui répondit :

— Isidore est occupé, il a défendu qu'on le dérangeât.

— Mais c'est pour le théâtre.

— Ça ne fait rien, il est occupé; vous comprenez bien qu'on ne peut pas l'ennuyer tout le temps !

Toutes les explications furent inutiles. Torti aîné prit son parti et s'en alla chez lui. Au moment de sortir, il se croisa avec Proggi; celui-ci venait demander des places pour le lendemain.

— Je n'en ai pas, lui répondit le secrétaire Lelièvre.

— Mais mon service? insista l'artiste.

— Monsieur Proggi, je suis désolé, mais on m'a défendu de faire désormais aucun service aux artistes.

Le baryton demeura bouche béante.

Torti aîné avait entendu.

— Qui a donné l'ordre? demanda-t-il.

— Madame Baurel, monsieur, au nom de son mari.

Torti aîné prit dans son portefeuille quelques billets qu'il offrit à son compatriote.

Le lendemain la salle était aux trois quarts vide.

— Et vos amis? dit Torti à Nana.

— Mon cher, j'ai dépensé cinquante francs de voiture pour placer des billets; on n'en veut pas pour rien. Voilà le succès de votre baryton.

Force fut pourtant de continuer à jouer le *Bandit*, car la direction ayant offert à ses abonnés les *Quakers*, de Pellini, l'opéra n'eut que deux représentations, malgré le succès mérité de Lina Balti.

Malheureusement, le ténor Pavelli fit un tel oubli de la tonalité que l'on dut le résilier, ce qui fut peut-être le seul acte raisonnable de cette campagne théâtrale.

A l'occasion des débuts de Lina Balti, de nouveaux troubles éclatèrent, suscités par la remuante Nana. Celle-ci, sous prétexte que

Lina Balti possédait un fort joli hôtel et des amis prodigues, prétendit forcer l'artiste à acheter des places pour des sommes énormes. La première fois, Lina se laissa faire et prit pour dix-huit cents francs de billets; mais l'insatiable directrice ayant réitéré, Lina Balti renvoya les places, et s'assura par ce fait la haine de la chère Nana.

Cependant on répétait le *Pharaon,* du bonze Bassinet. Le saint homme suveillait lui-même ses répétitions, et, comme il était d'un naturel violent, il se faisait assister du placide Bachmann, son confesseur en même temps que son éditeur. L'œuvre du révérend bonze était vraiment belle et puissante; on s'attendait à un succès énorme; tout le parti clérical de Pékin s'agitait, et les bons bonzes de la Compagnie de Fô, fidèles à leur admirable esprit de solidarité, préparaient en secret un triomphe à leur cher frère.

— Ça va bien, dit en se frottant les mains le bonze Bassinet, un soir d'une des dernières répétitions ; nous arrivons, mes enfants.

— Mon révérend, fit alors Baurel, je ne suis pas de votre avis, je crains... j'ai peur... Ce rôle de Pharaon est bien court !...

— Oui, sans doute, ce n'est qu'une esquisse, répondit l'excellent bonze, de qui l'âme candide n'entendait pas malice ; mais Riské jeune est superbe dans son rôle de prophète, et Fida Devria, quelle Bethsabée ! Tout est là, mon cher, ces deux figures sont le tracé, le but, l'œuvre !

— C'est bien cela qui me fait craindre, insista Isidore ; ce rôle de Pharaon est trop court... Le public vient pour moi seul, et...

— La musique n'est rien, n'est-ce pas ? fit vivement le bonze Bassinet, prompt à s'échauffer, et le compositeur non plus ? Sacré mille millions de tonnerre de....

— Mon fils, mon cher fils ! s'écria Bachmann, ne vous emportez pas, restez calme ; la sainteté de votre caractère l'exige.

— Vous avez raison, répondit le bonze Bassinet ; mais aussi cet ignare...

— Ignare ! répéta Baurel, suffoqué ; puis,

très rouge, et comme sous l'empire d'une résolution énergique, il se précipita sur la scène et dit brusquement à la Fida Devria :

— Madame, vous faites un geste absurde.

— Plaît-il? fit l'artiste, peu habituée à ce genre d'observations.

— Geste absurde!... reprit le directeur Makromane. Vous présentez aux spectateurs un côté *ri-di-cule.*

— Oh! ridicule! s'exclama le bonze Bassinet, qui voulut s'interposer.

Mais Mme Devria l'arrêta par un geste, et, de sa voix angélique :

— Monsieur Baurel, dit-elle, je ne vous ai pas fait remarquer combien vos crises hystériques de Pharaon ivre sont déplacées en public; veuillez donc vous abstenir de toute observation à mon égard.

— Cochonne! gronda Nana sourdement, j' vas t' saigner!

Il y eut parmi les spectateurs de cette scène un murmure de fou rire.

Isidore demeura interdit, et la répétition suivit son cours.

CHAPITRE VII

A partir de ce moment, on eût dit que le directeur Makromane se faisait un devoir d'entraver par tous les moyens possibles l'exécution de *Pharaon*. Aux doléances du père Bassinet et de son éditeur, Baurel répondait invariablement avec la nonchalance qui le caractérisait :

— Pas prêts, mon révérend, hem..... sommes pas prêts.... hem.... ai responsabilité; je verrai, j'aviserai..... hem..... cherche un joint !.....

L'argent commençait à se faire rare ; les dépenses dépassaient les recettes ; le public ne venait pas, effrayé par le prix des places, que la valeur du spectacle ne compensait guère. Plusieurs fois il avait fallu faire relâche ; on devait des représentations aux abonnés, auxquels depuis quinze jours on

servait le *Bandit* invariablement. D'atroces querelles éclataient chaque jour entre les deux directeurs, qui échangèrent même quelques soufflets. Les actionnaires durent s'interposer. On réunit le conseil.

— Monsieur Baurel, dit le joli Bouchon, les abonnés protestent contre le spectacle que vous leur donnez. Ils ne veulent plus du *Bandit;* ils en sont orripilés ; on demande la première de *Pharaon!*

— Pas prêt! répondit Isidore.

— C'est vous qui le dites, riposta Torti aîné, et, à moins que vous ne sachiez pas votre rôle...

Isidore eut un sourire superbe.

— Mes rôles, dit-il, je ne les apprends jamais ; je les *crée!...*

— Monsieur Baurel, je vous en prie, reprit le joli Bouchon, revenons à la question. La situation du théâtre va de mal en pis ; les journaux ne nous soutiennent pas, et le public rit de nous. De grâce, faites quelque chose

qui atteste notre supériorité administrative et artistique !

— J'y ai pensé, dit Isidore ; ayez confiance en moi, messieurs, et j'ose affirmer que vous serez satisfaits.

Le conseil se sépara plus calme.

— Après tout, remarqua le Mandarin Commendon, il en sait plus que nous.

— D'ailleurs, souffla le gros Choubersky, Baurel est un grand artiste, sa pensée est profonde !

— Si profonde, dit le joli Bouchon, qu'il est impossible de savoir ce qu'elle contient.

Le joli Bouchon avait trouvé, dans une sérieuse étude des instruments à vent, une juste appréciation de toutes choses et surtout de la valeur intellectuelle de ses semblables.

A quelques jours de là, un matin, les actionnaires du théâtre ne furent pas peu surpris en voyant les affiches du Théâtre-Idalien ; elles annonçaient, ces affiches, la reprise de *Chimonbouchanegra* pour les débuts de Féline Pitwinoff.

— Qu'est-ce que c'est que cette blague là? s'écria le joli Bouchon en tombant comme une bombe dans le cabinet directorial. Il n'y trouva que Torti aîné, fumant un cigare, et l'ex-Mandarin à deux boutons Duportail, alignant, comme toujours, de fantastiques rangées de chiffres.

— Que voulez-vous, mon cher moussu? dit mélancoliquement Torti aîné; c'est la grande idée du Baurel.

— Je cours chez lui!

— Vous ne le trouverez pas; il est chez la Pitwinoff.

— Je verrai madame Baurel.

— Elle court depuis ce matin chez les journalistes.

— Vous savez, mon ser moussu Bousson, ils sont un peu fous. Croiriez-vous qu'ils ont déchiré l'ancien contrat de la Pitwinoff pour lui en faire un second? Cinq cents francs par mois et cent mille francs de dédit! C'est le Blagosto qui m'a raconté la chose! Zé souis mécontent, moussu Bousson!

Ce dernier était très ennuyé ; en sortant il rencontra le Mandarin de Kastré et la Mandarine Turlututu.

— Nous nous sommes fourrés dans une fichue affaire, leur dit-il.

Hélas ! fit l'infortunée Turlututu, voilà deux fois que je donne de l'argent pour payer les artistes ; je viens encore pour ça !

— Diable, diable, observa le Mandarin de Kastré, c'est très imprudent cela, très imprudent !

Les larmes aux yeux, les trois pauvres actionnaires se serrèrent la main et se dirent adieu !

CHAPITRE VIII

Pauvre Féline Pitwinoff! dans quel guêpier étais-tu tombée? et qui donc, en si peu de temps, avait changé ta voix si pure au point de la rendre méconnaissable?

Telles étaient les questions que se faisaient les amis de Féline, le soir de la reprise de *Chimonbouchanegra*. Elle chanta bien son air d'entrée pourtant; elle était si jeune, si jolie, si effarouchée, que le public désira l'encourager et l'applaudit vivement; mais la claque, qui, malgré le serment d'Isidore, déshonorait le Théâtre-Idalien, la claque, commandée par Nana, voulut faire un triomphe à Féline et mécontenta les abonnés, qui, désormais, devinrent silencieux et sévères.

Derrière Féline, entre chaque phrase, Baurel lui soufflait à l'oreille :

— Sombrez, sombrez, sombrez donc!...

passez à droite... venez à gauche... restez au milieu !

Ahurie, affolée, la pauvre enfant fit des gestes désespérés, perdit la tête, et... sombra en effet...

Charmante Féline, qu'importe pour toi cet échec de la vingtième année?... Plus tard tu retrouveras ton organe étendu et sonore, et l'avenir te vengera du présent !

Dans sa loge de baignoire, Nana râlait :

— Qu'est-ce qui lui prend à c'te p'tite? Elle est folle ; Isidore qui l'avait si bien stylée ! Il doit être content ! cinq cents francs par mois ! Une jolie idée ! Les actionnaires vont nous en flanquer !

Et comme un Chinois de ses amis lui demandait :

— C'est une élève de Baurel, n'est-ce pas ?

— De mon mari ! cria la directrice ; ah ! mais non, par exemple ! Ce serait mieux que ça ! C'est à la Miardot ; elle les démolit (et parlant à l'oreille du Chinois qui s'esclaffait

de rire) : C'est comme ça, oui, mon cher, elles y passent toutes !

— Mais pourquoi l'avez-vous engagée et lui avez-vous fait tant de réclame? observa Pincerosse.

— Ah ! voilà, mon cher, on nous l'a imposée ! Vous comprenez ?... un gros actionnaire...

— Ah bah ! je la croyais sage, dit Pincerosse d'un air glouton !

— J' t'en fiche !... Comme moi !... conclut Nana.

Tout le monde salua.

Vers le même temps, les habitués du théâtre et des mercredis de Nana Baurel purent remarquer qu'une grande intimité s'établissait entre cette même Nana, le grand industriel, et la femme de celui-ci, Mme Berthe Pautier : on se parlait bas et longtemps ; le grand industriel prenait des notes. On saisissait des phrases comme celles-ci : « Comptez sur nous, chère madame ; enchanté de vous ren-

dre service. » Et Nana gloussait : « C'est entendu, n'est-ce pas? ma chère, je vous revaudrai cela... »

Et c'étaient des signes mystérieux, des serrements de mains à l'infini! C'est seulement le jour de la première de *Pharaon* que fut donné le mot de l'énigme.

Dès l'ouverture des portes, on put voir le grand industriel, à quelques pas du contrôle, échangeant des paroles rapides avec une longue file de messieurs et même de dames très bien, lesquels, venus ensemble pour la plupart, affectaient de ne pas se connaître.

Blanchard, le chef de claque, dit en passant au grand industriel :

— Vous me faites donc concurrence à présent?

Le mari de Mme Berthe Pautier découvrit en entier son superbe râtelier et jeta dans l'oreille du chef de claque :

— Vous avez le mot d'ordre, n'est-ce pas? Baurel, à son entrée, bisser le premier air... silence complet pour tout le monde!

— Mauvais travail, grogna Blanchard en haussant les épaules !...

En passant devant la loge de la directrice, M. Pautier salua, mais ne s'arrêta pas. C'était convenu. Cette première du *Pharaon* fut la plus belle soirée du Théâtre-Idalien. Les historiens de l'époque sont unanimes à constater les mérites de l'œuvre du bonze Bassinet. Les interprètes se montrèrent à la hauteur du maître. La Trépelli s'y tailla un succès gigantesque. Kiské jeune fut parfait ! Mais que dire de Fida Devria, l'angélique Bethsabée, l'amoureuse repentie et repentante? Ce fut un enthousiasme indicible; l'artiste, transportée elle-même, enleva ses auditeurs à des hauteurs inconnues ou oubliées !... Il n'y eut pas jusqu'au grand industriel qui, perdant son sang-froid et oublieux du mot d'ordre, ne fit à l'inimitable cantatrice l'hommage d'un véritable délire.

Baurel demeura au second plan ; il l'avait prévu et ne le pardonna ni au bonze Bassinet ni à ses camarades. Il s'était fait un

mauvais masque avec une perruque qui lui couvrait le front ; son visage n'offrait plus qu'une surface poilue aux proéminences d'un rouge exagéré ; « ses crises hystériques », ainsi que le lui avait prédit Mme Devria, déplurent au public ; mécontent de lui, furieux contre tous, il détonna..., mais se promit intérieurement que, dût le théâtre s'effondrer, le *Pharaon* ne serait pas longtemps sur l'affiche des Idaliens.

Suffoquée par la colère et le désappointement, Nana gardait un silence effrayant pour qui la connaissait. Comme M. Pautier passait devant sa loge, elle le héla pour lui dire :

— Vous êtes un lâcheur, vous !

— Moi ?... par exemple ! répondit le pauvre homme, un peu décontenancé ; mais nous lui avons bissé son air !

Puis, s'enthousiasmant :

— Quel bel opéra ! et cette Devria, est-elle assez grande ? Quel succès !

— Je vous crois, dit Nana ; elle a plus de onze cents personnes à elle dans la salle,

sans compter que Bachmann a fait prendre pour trois mille francs de billets!... Mais faudra voir par la suite?

CHAPITRE IX

Contrairement à la prophétie de Mme Baurel, le succès de la Devria s'accrut encore. Aussi le directeur Makromane se trouva-t-il subitement indisposé et dans l'impossibilité de chanter le rôle de Pharaon.

On donna le *Bandit*. Le public protesta et siffla. Alors on fit relâche.

La Devria prévint que pour obéir à un engagement antérieur, force lui était faite de quitter Pékin et son rôle ! Torti s'alarma et courut chez les Baurel.

— Qu'elle nous fiche la paix déclara Nana ; se croit-elle indispensable ? On donnera son rôle à une autre.

— C'est impossible ! cela nous fait perdre un argent fou !

— Faites chanter Proggi, déclara Baurel.

— Mais vous savez bien qu'on n'a pas

appris les rôles en double; il ne peut pas savoir celui de Pharaon en deux jours.

— Un artiste de quatre sous, observa dédaigneusement Mme Baurel. Isidore sait un rôle en vingt-quatre heures, *lui!*

— Je ne pourrai chanter que samedi, dit Baurel à son associé; j'ai les cordes rouges; je souffre beaucoup; je suis épuisé!

— La Devria refusera de chanter; elle part dimanche!

— Ah! elle refusera, dit Nana en éclatant; c'est ce que nous verrons! Vous vous entendez; vous vous liguez tous contre nous; mais nous avons le droit et la justice : nous sommes honnêtes, *nous*, et nous ne prêtons pas les mains à toutes vos filouteries!...

— Filouteries! reprit Torti aîné, qui ne comprenait pas le mot, mais qui ne pouvait pas supposer que, sortant de la bouche de Nana, l'épithète dût lui être flatteuse.

Cependant Torti aîné alla chez la Devria; il la supplia de reculer son départ et de chanter le samedi suivant. L'artiste promit

de télégraphier à son impresario Bul Kokin, et Torti partit plus rassuré.

Malheureusement, le samedi matin, Mme Fida Devria se trouva souffrante et fit avertir la direction qu'elle craignait de ne pouvoir lui rendre le service qu'on attendait d'elle.

— Punaise! jura Nana, se fiche-t-elle de nous!

Elle dépêcha le médecin du théâtre chez Mme Devria, qui, justement indignée, refusa de le recevoir.

Torti aîné accourut auprès d'elle, lui jurant qu'il n'était pour rien dans cette déplorable démarche et la supplia de venir au théâtre. La charmante femme se laissa fléchir; mais quelques minutes plus tard on lui remit une signification par huissier. Outrée, cette fois, Mme Devria fit faire ses malles et quitta Pékin.

Les abonnés, en arrivant le soir au théâtre apprirent par Nana et ses fidèles que l'infâme Devria, non contente de refuser de chanter, avait emporté clandestinement les costumes

de l'administration, plus une somme de cinquante centimes oubliée sur une table par un machiniste.

Les journaux, pendant huit jours, firent grand bruit de cette affaire.

M. Gedler, le mari de Mme Fida Devria, échangea par l'organe de la presse de formidables épîtres avec Baurel.

Que ceux qui liront ce conte soient rassurés ; le célèbre Makromane n'écrivit pas lui-même ; il chargea de ce soin le bon Choubersky, commerçant et littérateur à ses moments perdus.

Il fut question d'un duel entre les co-directeurs, puis tout rentra dans le silence.

C'est vers le même temps que Borris Lelièvre, pour des motifs demeurés mystérieux, abandonna son poste de secrétaire au Théâtre-Idalien.

Mme Baurel dit bien en secret à quelques personnes de ses amis que le secrétaire avait (à l'instar de Mme Devria) dérobé la menue monnaie de l'administration ; mais Borris

Lelièvre était connu partout pour un parfait honnête homme, et personne ne la crut.

On lui donna pour remplaçant un Chinois du nom de Kramp ou Krampon.

CHAPITRE X

Un mercredi du mois de février de cette année mémorable, les portes du salon Baurel s'ouvrirent sur le fameux ténor océanien, le sympathique Makromane Scuvello.

— Ah! vous tombez bien! cria Nana du fond du salon ; on a besoin de vous!

— Aôh! besoin de moâ, dit le ténor, de qui la figure s'épanouit ; je serais biaucoup contente de chanter!

— Sans doute, sans doute; mais il ne s'agit pas encore de cela. Voyez-vous, mon cher, les actionnaires sont furieux contre Torti, qui fait tout son possible pour ruiner le théâtre, qui a engagé un tas d'artistes inutiles, et qui leur raconte toutes sortes de choses pour les brouiller entre eux et les exciter contre nous ; avec cela il tripote dans la caisse on ne sait pas quoi ; il vend

des billets à son profit ; c'est une horreur, mon cher ! Enfin, bref, le conseil veut le mettre à la porte ; seulement...

— Aôh yes ! dit l'Océanien, il y avait oune pétite seulement !

— Oui, il y a un hic ; il faut lui renbourser ses actions, et on n'a plus le sou ; cette Devria nous a ruinés. C'est à vous, mes enfants, dc nous aider maintenant. Je l'ai dit à Berthe Pautier ; mais cette dinde de femme s'imagine qu'on chante comme cela tout naturellement ; il faut faire des sacrifices, sans cela on n'arrive pas ! Voyons, Scuvello, la main à la poche, mon garçon !

— Moâ, dit le ténor, jé né pouvais pas chanter de cette pétite manière ; jé avais perdu toute ma argente, et madame mon femme né donnait piu rien di toute.

— Et bien, et l'autre, celle qui donne les petites choses ioutiles ? insinua Nana en se tordant de rire.

— Lady Hannap, reprit mélancoliquement

Scuvello ; elle était biaucoup refroidie, ma chère ; elle fermait son bourse très fort !

— Elle n'est peut-être pas contente de vous aussi, c'te femme ; allez la trouver ; soyez bien gentil, et vous la ferez *éclairer !*

— Aôh yes, éclairer? répéta l'Océanien ahuri !

— Et oui, donner de l'argent, grand dindon ! dit la directrice en se levant pour aller recevoir la Mandarine Turlututu.

Celle-ci, lorsque le Makromane étranger passa devant elle pour sortir, resta bouche béante à la même place, et, quand elle put parler :

— Dieu ! qu'il est beau ! répéta-t-elle plusieurs fois et comme extasiée...

Nana l'arracha à sa dangereuse admiration.

— Vous savez, dit-elle, que nous faisons un nouvel appel de fonds?

La Mandarine tressauta.

Le conseil veut se débarrasser de Torti, continua Mme Baurel sans paraître s'a-

percevoir du trouble de son interlocutrice ; il nous faut cent mille francs. Isidore vous a inscrite pour dix mille francs ; cinq mille pour lui, cinq mille pour vous.

— Mais, je ne peux pas, essaya de dire l'infortunée Turlututu ; j'ai déjà donné soixante-dix mille francs, savez-vous bien, ma chère !

— Oh très bien, répliqua la directrice d'un air pincé ; si vous vous retirez, nous demanderons cet argent à une autre personne. Isidore a reçu des offres de quelqu'un qui lui donnerait deux cent mille francs.

— Une dame? questionna la Mandarine avec angoisse.

— Evidemment. Nous pourrions même vous rendre de suite tout ce que vous avez avancé.

— Jamais, par exemple! Je vous donnerai les dix mille francs. Si seulement il venait les chercher lui-même!

— Allons, je vous le promets, il ira. Ah ! vous êtes une vraie amie, vous !

Et les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Laissons-les à leur effusion et retournons à notre récit.

CHAPITRE XI

Ce soir là on donnait *Pharaon.* L'incomparable Devria était remplacée par une actrice nommée la Karkassi. Les chroniqueurs du temps se contentent de dire son nom et ne mentionnent pas leur opinion sur cette personne. Force nous est faite d'agir comme eux.

Nana, radieuse de s'être assuré les dix mille francs de la bonne Turlututu, faisait dans sa baignoire un bruit infernal, hurlait aux entrées de son mari et criait sans vergogne aux amis qu'elle avait disséminés :

— Allez-y, les Romains ! tapez ! allez donc ! — Ah ! les sales bêtes, dit-elle à Rose Saumon ; ils ont gardé leurs gants !

Tout à coup, Scuvello se dressa devant Mme Baurel ; il avait beaucoup de diamants à sa chemise, à ses doigts, partout !...

— Quand chantons nous, mon petit? lui demanda la directrice.

— Lady Hannap, répondit le ténor Makromane, avec une tristesse résignée, avait répondu à moâ qu'elle comprenait très bien le chinois, mais qu'elle ne vôlait pas éclairer moâ pour donner à vôtre boutique.

— Guenon, va! glapit Nana.

— Alors, ma chère, je ne chanterai pas ioune seule pétite fois?

— Je ne puis rien vous répondre, mon cher ami, reprit Mme Baurel, subitement devenue très digne; les choses du théâtre ne me regardent pas; demandez à ces Messieurs; allez voir les actionnaires!

Puis, sans plus s'occuper de l'infortuné Scuvello, Nana arrêta deux de ses fidèles.

— Mes petits, leur dit-elle, nous avons engagé Payarré, le fameux ténor; tenez, le voyez-vous là-haut, aux loges découvertes, avec Mago, son impresario; oui, le petit, un peu chauve, une trogne rouge; c'est lui; cinq mille francs par soirée, vous savez; il chan-

tera les *Quakers* et l'*Empoisonneuse* avec la Loupada. Racontez-ça partout, n'est-ce pas ? Chauffez-moi toutes ces chiffes d'abonnés. Ah! dites donc, Mme Backay offre soixante mille francs pour faire engager la petite Népada.

— Est-ce vrai qu'elle se convertit? En v'là une farce! C'est le grand Fô qui doit pouffer de rire là-haut!

Et, congédiant ses émissaires, elle en appela de nouveaux pour leur faire la même leçon.

Cette quinzaine-là les paiements furent très en retard; Isidore Baurel dut faire de fréquents appels à la générosité de sa vieille amie Turlututu; aussi le Grand-Maître Makromane était-il sur les dents. Torti et lui ne se saluaient plus. Une séparation était devenue imminente et nécessaire. Les Torti ne demandaient qu'à s'en aller; mais il fallait leur rembourser leurs actions; là était le difficile.

Baurel ne sortait qu'accompagné de son avocat et de son avoué. Les actionnaires, réunis en un perpétuel conseil, exigèrent les comptes des deux directeurs agissant pour la Société. Ce fut long. Le triomphe colossal que remporta le ténor Payarré permit au théâtre de se soutenir quelque temps encore. Nana aurait dû s'en réjouir ; mais, incapable de supporter le succès de quiconque n'était pas son Isidore, elle ne pouvait retenir sa colère ni sa haine. Du fond de sa baignoire elle injuriait Payarré, qui n'y pouvait mais, et ne s'en fût guère soucié s'il l'eût su.

— Ah ! l'animal, il chante faux ! Braillard, va ! Sont-ils bêtes, ces Pékinois ! Il leur faut des coups de gueule ! Et j' te pousse ! C'est sifflé partout, et ça réussit ici !

Et si quelqu'un de connaissance, passant devant sa loge, lui disait :

— Belle soirée, n'est-ce pas ?

— Oui, l'argent, ça va ; Payarré achète pour deux mille francs de places toutes les

fois qu'il chante. Avez-vous remarqué comme il est drôle, ce soir? Il est saoûl, mon cher!

— Ah bah!

— Comme je vous le dis; de sales habitudes; ça passe la journée avec des traînées; comme pensionnaire, vous savez, il est dégoûtant!

Et bientôt, dans le théâtre, dans le public, dans les salons, partout, on sut que l'éminent artiste était un ivrogne doublé d'un libertin.

Oh! les Nana! race immonde et prolifique! Nul n'aura donc la voix assez forte, le geste assez haut pour les condamner au silence en les étouffant de leur propre bave!

CHAPITRE XII

Cependant, la guerre était partout, même dans le ménage Baurel. Ce dernier, pris d'une subite frayeur, voulait tout abandonner ; les femmes le harcelaient et lui suscitaient par leurs bavardages des ennuis de toute sorte ; ses créanciers, anciens et nouveaux, que quelques os à ronger, assaisonnés de promesses fabuleuses, avaient fait taire un temps, criaient plus fort que jamais.

Le grand homme se sentait perdu, et, certes, s'il mérita jamais quelque pitié, ce fut à cette heure de sa vie. Son prodigieux orgueil se trouva un moment abaissé et ses intimes purent lui entendre dire : « Je me suis trompé ; j'ai trop présumé de mes forces ! »

Du reste, cette humilité ne fut qu'un éclair qui fut bien vite étouffé par la plus monstrueuse vanité qui eût jamais existé.

La grande réunion de tous les actionnaires eut lieu enfin.

Torti aîné présenta ses comptes.

Ils comprenaient les décors, les paiements faits aux artistes, au personnel du théâtre, ainsi que son traitement comme directeur.

Ils parurent sans doute raisonnables et en ordre, car aucune réclamation ne s'éleva.

Le compte d'Isidore était plus compliqué.

Après s'être alloué comme artiste la modique somme de vingt mille francs par mois, il avait trouvé simple de se servir son traitement mensuel un mois avant l'ouverture du théâtre. Le total était jusqu'à ce jour de quatre-vingt mille francs.

Son compte de détail était ainsi libellé :

Mes voyages aux eaux de la Bredouille pour me préparer aux fatigues de la direction ; pour cinq personnes......	18.000 fr. »
Mes voyages à Albion et à Bilano ; frais d'hôtels..........................	5.000 »
A reporter.......	23.000 »

Report........	23.000	»
Voiture au mois, 1 mois..............	4.000	»
Frais de voitures de place pour le service de l'administration, pendant trois mois, à raison de 40 fr. par jour....	45.000	»
Mon séjour avec ma famille à l'hôtel Richepensum....................	12.000	»
Gilets de flanelle usés par la fatigue et la transpiration..................	2.500	»
Bocks offerts aux gens d'affaires et à quelques artistes..................	800	»
Journaux. Pour moi.................	175.000	»
— Pour le théâtre...........	5.000	»
— Pour mes artistes.........	50	»
Dîners offerts au café Biche au début de la saison.........................	5.000	»
Mon secrétaire particulier...........	3.200	»
Timbres-poste et cartes postales écrites par moi.........................		75
Lettres diverses écrites par Mme Baurel.	34.972	90
Omnibus pris par Mme Baurel pour recruter des actionnaires...........	1.775	»
Total.............,	312.298	65

Quelques articles de cette petite note furent fortement discutés. Les actionnaires adressèrent de vifs reproches à Isidore Baurel sur ce qu'ils ne craignirent pas de nom-

mer ses prodigalités. L'association Torti et Baurel fut rompue ; Torti accepta la somme de trente mille francs en remboursement de ses actions et partit enchanté. Isidore resta. Il passa même, dit-on, de forts mauvais moments. On lui retira de fait la direction, tont en lui laissant l'initiative de la partie artistique, mais de celle-là uniquement. Un administrateur-délegué fut nommé séance tenante. Il répondait au nom euphonique de Chtefoussat, et passait à juste titre pour un très galant homme. Le joli Bouchon, expert en affaires théâtrales et beau parleur, devint vice-président du conseil. Baurel avait conservé le titre illusoire de président. Quand le bureau fut constitué, on convint avant tout de réformes économiques ; puis on vota une nouvelle émission d'actions. Baurel abandonna son traitement d'un mois ! et, chacun donnant son obole, on arriva à la somme fantastique de quarante-cinq mille francs ! Les actionnaires, gens honnêtes et sérieux, ne voulaient pas la faillite du théâtre ; ils

avaient pour but de le laisser tomber doucement, sans bruit, dans un grand apaisement du public et des journaux, que toutes ces nouvelles tenaient en émoi.

Isidore Baurel exposa un plan nouveau :

— Fonder un théâtre international, jouer les maîtres pékinois et tudesques ! Il proposa le *Bateau Spectre*, un rôle écrit pour lui ! une merveille ! Nous aurons un succès foudroyant, affirma-t-il.

Très froids, les actionaires le rappelèrent à la réalité.

— Soyez circonspect, monsieur Baurel, dirent-ils au Grand-Maître Makromane ; nous allons tâcher de vous dégager des responsabilités que vous avez si légèrement contractées ; mais, nous ne vous le cachons pas, nous n'autoriserons aucun acte dont nous n'aurons pas été prévenus à l'avance.

Isidore rentra chez lui furieux ; il dut encore supporter la bordée d'injures que Nana lui jeta à la face en apprenant sa nouvelle situation, et s'entendre reprocher son insuffi-

sance ! Le soir, la Mandarine Turlututu lui fit refuser cinq cents francs dont il avait le plus pressant besoin ! La coupe était pleine.

Isidore se débattit quelque temps encore. Il reprit le *Bandit* pour les débuts d'un ténor porteur d'une paire de bottes admirables que lui avait léguée un ogre de ses parents ; puis il engagea Stagneau Pascal, le

CÉLÈBRE

ténor ; puis, pour attendrir le public, il s'enfonça des clous dans les mains et se fit couper l'intérieur de la gorge ; mais rien ne lui réussit.

L'auréole du grand homme resta accrochée au paratonnerre du Théâtre-Idalien.

Ici les auteurs chinois cessent d'être d'accord sur l'événement final de la grande entreprise théâtrale d'Isidore Baurel. Les uns prétendent qu'en dépit des efforts et des

sacrifices du conseil d'administration, il y eut une catastrophe financière ; les autres affirment qu'après avoir monté plusieurs œuvres pékinoises qui tombèrent en raison de l'insuffisance des interprètes, l'Opéra-Idalien afficha la reprise de l'*Œil crevé* et de la *Belle Hélène*, opéras-bouffes très appréciés dans ces temps sauvages et reculés. Mais ce ne sont là que des hypothèses. Ce qui paraît certain, c'est qu'à partir de cette époque les traces du Grand-Maître des Makromanes et de sa compagne Nana se perdent absolument. Il est probable que Baurel, ridicule aux yeux de ses concitoyens, dut s'expatrier, et ce ne fut certes pas à Idalie qu'il put trouver asile. Sans doute aussi il se sépara de sa chère Nana ; il est tout au moins permis de le supposer.

Force nous est faite, à nous simple traducteur, d'accuser notre ignorance et de laisser l'imagination de nos lecteurs suspendue sur d'épais nuages qui ne sont pas, hélas ! ceux d'une apothéose !

ÉPILOGUE

Au moment de se transformer, car, chacun le sait, les fées ne meurent pas, la vieille Rémisolla eut une vision :

Elle vit une grande place plantée d'arbres et au bas de laquelle coulait un large fleuve ; de chaque côté de cette place, se faisant face, deux bâtiments carrés construits sur le même modèle ; sous les arbres, des bancs ; assis sur l'un des bancs, deux hommes, l'un jadis brun, maintenant presque blanc ; l'autre encore blond ; tous deux mal vêtus.

Le premier essayait un chant d'une voix sombre et cassée ; l'autre taillait un bac solitaire avec un jeu de cartes sales et déchirées.

— Il fait froid, dit tout à coup le plus âgé des deux hommes.

4*

— Aôh yes ! répondit l'homme blond.

Il y eut un grand silence.

Le premier qui le rompit fut encore le vieux vagabond :

— Vous voyez ce théâtre, dit-il à son compagnon en lui désignant l'un des deux bâtiments carrés. Le croiriez-vous? j'en ai été jadis le maître absolu, le directeur !

— Aôh yes ! mon cher, répondit l'homme blond, jé savais cette petite chaôse, jé avais très bien réconniou la personne de vâo.

— Eh quoi ! seriez-vous?...

— Yes, mon cher, jé le souis !

Les deux hommes se tendirent la main et se la serrèrent tristement.

— Tout a bien changé, reprit le plus vieux ; rien ne m'a réussi depuis cette époque ; on m'a offert des appointements dérisoires ; puis, j'ai dû payer pour chanter ; oh ! les misérables directeurs, ils m'ont enlevé jusqu'à mes insignes de Grand-Maître.

— La petite poisson de diamants? dit

l'homme blond; moâ, jé l'avais perdiou au jeu...

Le soleil paraissait, chassant les oiseaux de nuit.

Les deux vagabonds se levèrent.

— Les femmes sont ingrates! dirent-ils à l'unisson.

Puis ils s'éloignèrent, chacun de son côté, s'arrêtant par instants pour ramasser les bouts de cigares jetés par les passants.

. . . .

Quelques heures plus tard, sur cette même place, deux marchandes de marée, venant en sens inverse, se heurtèrent violemment : le panier de l'une d'elles tomba et son contenu se répandit à terre.

— Sale vermine ! cria la propriétaire du panier renversé.

— Je souis une lady, répliqua l'autre dignement.

La première poissarde eut un soubresaut.

— Une lady! dit-elle; puis avec un cri : La Hannap!

— Lady, reprit celle-ci fièrement, lady Hannap !

L'autre poussa un grognement.

— Ah ! les canailles, dit-elle, voilà pourtant où ils nous ont conduites !

Un chien de froid, pas vrai, ma chère? Et, sortant de sa poche une bouteille d'eau-de-vie, elle en avala une longue gorgée et la tendit à l'autre, qui la prit et but copieusement. Puis toutes deux ramassèrent le poisson répandu à terre, et, reprenant leurs paniers, se dirent un adieu silencieux.

Et dans la ville immense, leurs voix, en s'éteignant au loin, jetaient ce cri plaintif et monotone :

Il arrive ! Il arrive !

19 avril 1884.

LÉOPOLD
Imprimeur-Libraire-Éditeur
20, Rue du Croissant. — PARIS.

